

Adele Prince

CRIME LATTE



Copyright ©AdelePrince2025 / Éditions du Réalisme Délirant

Tous droits réservés. Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

Édition numérique uniquement.

Exemplaire gratuit, ce livre ne peut être vendu.

couverture : Adele Prince

contact@cosy-mystery-adele-prince.com

Les personnages et situations décrites sont purement fictifs. Toute ressemblance avec des personnes ou situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

<https://cosy-mystery-adele-prince.com/>



Citation



« Vis aujourd'hui, comme si c'était le dernier jour. Et fais des projets, comme si tu étais là pour l'éternité. »

Ils étaient dix, Agatha CHRISTIE

Introduction

À la fin de ses études littéraires, Charlotte quitte Paris et retourne à Tarteville, où elle a grandi avec sa grand-mère et ses parents qui possèdent le plus grand magasin de chaussures. Elle espère y ouvrir un restaurant de fruits de mer, seulement voilà, à peine rentrée, un meurtre est commis, et Charlotte et sa famille sont les suspects principaux.

Sa grand-mère, Mamie, lui suggère de mener l'enquête afin de résoudre tous les problèmes : la fermeture du commerce de ses parents et l'impossibilité de trouver l'argent pour son projet de restaurant.

Ce préquel des Enquêtes de Charlotte Latourette inclut un chapitre du tome 1 de la série : *Meurtres frites à la crème*. Il est plus court que les tomes

réguliers de la série. Il est raconté du point de vue de Charlotte, à la première personne du singulier, cependant, il contient une enquête complète et la plupart des personnages récurrents de la série, sauf le lieutenant Valentin Pignal qui n'arrive à Tarteville que deux ans après l'ouverture du restaurant de Charlotte et donc qu'à partir du tome 1. Toutefois, Valentin ajoutera à la série son point de vue, lui aussi, à la première personne du singulier, constituant une série duo.

Ce préquel peut être lu séparément, avant ou après n'importe quel tome de la série.

La série *Les Enquêtes de Charlotte Latourette* comporte à ce jour sept tomes et deux enquêtes spécial Noël.

D'autres tomes sont prévus.

Abonnez-vous au club de Charlotte pour être informé de la sortie des nouveautés, recevoir des promos, des livres offerts et inédits, et bénéficier d'autres avantages :

S'inscrire:



*Ou scanner le QR code pour
vous inscrire*

1

Je n'en peux plus. Après avoir parcouru un grand couloir et deux escalators, je suis essoufflée et à cran. Alors que le train entre en gare, mon sac à main glisse de mon épaule. Je le remonte et pousse mes trois valises l'une contre l'autre. Elles dévalent le quai devant moi, alignées comme les wagons d'un petit train. Elles s'arrêtent au pied de la porte de la voiture 5, je grimpe sur le marchepied et soulève la première d'entre elles. Pourquoi j'ai voulu garder tous mes livres de poésie ? Ça pèse une vache morte. Les gens s'impatientent, mais au lieu de m'aider, ils rouspètent. C'est l'une des raisons pour lesquelles je quitte Paris. Les Parisiens sont insupportables. Quatre ans d'études dans la capitale avec à la clé un diplôme en

littérature comparée qui ne débouche sur aucun emploi, alors je rentre dans ma Normandie natale.

Je hisse ma dernière valise tandis que de plus en plus de voyageurs montent à bord du train, enjambant mes bagages l'un après l'autre, si bien qu'ils ne me donnent ni le temps ni la possibilité de les ranger.

Ça râle. « Bande de malotrus », dirait Mamie. Ils me marcheraient dessus s'ils le pouvaient.

J'ai envie de pleurer. Je me retiens et pousse une de mes valises dans le support à bagages le plus proche. Une de casée. Il m'en reste deux sur les bras, stationnées dans le passage, mais il n'y a plus de place au sol. Il me faut les hisser sur l'étagère supérieure. Après m'être fait insulter, je souffle un bon coup et soulève la deuxième à la hauteur du porte-bagages, hélas elle me m'échappe des mains et s'écrase sur le mec qui surgit devant moi.

— Aïe.

— Je suis désolée.

Il plie une jambe, se tâte le soulier quelques secondes.

— Excusez-moi. Je ne vous ai rien cassé, j'espère ?

Il ôte sa chaussure, masse entre ses doigts chacun de ses orteils.

— Je ne crois pas.

C'est le premier qui ne m'insulte pas ; je n'en crois pas mes oreilles. Je suis tellement surprise que je reste muette. Il remet sa chaussure, noue son lacet puis se relève. Ses yeux plongent dans les miens.

— Vous voulez un coup de main ?

Je hoche la tête, béate.

Il attrape la valise assassine d'un air vengeur et l'héliporte sur le rack à bagages. Puis soulève la dernière et la glisse à côté de l'autre.

— Merci.

Il reste planté devant moi. Que veut-il ?

— Je suis dans la voiture derrière vous.

Mais où avais-je l'esprit ? J'ajuste la lanière de mon sac sur mon épaule et me décale.

— Bon voyage, me lance-t-il avant de disparaître.

Je stationne sur la plate-forme. Pas question de laisser mes bagages sans surveillance tant que le train demeure à quai. Je poireaute, les bras croisés, un œil sur mes affaires. Les derniers passagers se précipitent dans le wagon.

Le micro grésille. On distingue à peine l'annonce. Le convoi s'ébroue, et, lentement, nous quittons la gare Saint-Lazare. Je file aux toilettes.

Les mains lavées, je cherche le numéro de ma place sur mon billet électronique, le mémorise et pénètre dans la voiture 5. À travers la fenêtre, de l'autre côté de l'allée, je regarde défiler les barres d'immeubles de la proche banlieue. Je m'assieds sur le siège qui m'a été attribué.

— Rebonjour.

Mon voisin est le mec qui m'a secourue dans le couloir.

— Nous étions faits pour voyager ensemble, dit-il d'un ton ironique.

Je vois le genre. Il déteste la solitude. Le train a déjà gagné la campagne, et nous traversons des champs.

— Tu pars pour longtemps ?

Il fait référence à mes valises, j' imagine.

— Je déménage.

— Où ça, si ce n'est pas indiscret ?

— À Tarteville-sur-Mer.

— Quelle coïncidence, c'est là que je vais.

— En fait, je retourne au pays. Tu connais ?

Il me jette un regard scrutateur.

— Non.

— En vacances ?

— Oui.

— Où vas-tu séjourner ?

Il a un moment d'hésitation avant de me répondre :

— À l'hôtel de l'Albatros !

— Bon choix, c'est un hôtel sympa. Il appartient aux parents de ma meilleure amie.

— Et toi, qu'est-ce qui t'amène à Tarteville ?

— C'est ma ville. J'ai fait mes études à Paris et je rentre.

Je passe sur le fait que je n'ai pas trouvé de boulot à Paris, que j'ai raté l'examen d'hôtesse de l'air... bref que ma vie d'adulte commence par une suite d'échecs.

— Des études de quoi ?

— Master en littérature comparée.

— J'ai un DEA en droit, c'est plus concret, c'est sûr, mais plus ennuyeux. Enfin, ça dépend pour qui... Et qu'est-ce que tu vas faire dans une ville aussi petite ? Les postes vacants ne courent pas les rues, j'imagine.

— Je vais ouvrir un restaurant de poissons.

Il se tourne vers moi, me dévisage d'une drôle de façon. Ça me rend nerveuse, et je prends conscience que nous ne nous sommes pas présentés.

— Je m'appelle Charlotte Latourette, et toi ?

— Thibault Dujardin.

— Qu'est-ce que tu vas faire à Tarteville ?

— Profiter de la plage, faire des randonnées sur les falaises.

— Avec ces chaussures ?

— Oui.

— En cette saison, tu n'iras pas très loin. Les sentiers peuvent se transformer en patinoire. Il pleut beaucoup, pas longtemps, mais suffisamment pour rendre les chemins boueux et les galets glissants. Si tu as besoin d'acheter des chaussures, sache que mes parents liquident leur stock. Après plus de quarante ans dans la godasse, ils prennent leur retraite. Tu y trouveras une bonne paire de marche pour le prix d'un chocolat chaud au Café de la Paix.

— Vraiment ?

Je hoche la tête. Il rit.

— Merci pour le tuyau. Tu en as d'autres ?

— Éviter les mauvais restaurants ! Il n'y en a que deux qui valent le coup. Celui du Golf...

Il acquiesce.

— Tu le connais ?

— Oh, non, mais je l'ai vu sur Les trois fourchettes. Il a une des meilleures notes.

— L'autre est fermé jusqu'à mercredi.

Il semble distrait, et j'ai l'impression qu'il ne m'écoute plus, alors, j'ouvre mon livre.

Nous passons le reste du voyage sans échanger un mot. Le micro grésille de nouveau et annonce un arrêt d'une durée de deux minutes au Havre. Nous sommes à dix minutes de notre destination à présent. Je range mes affaires, accroche mon sac autour de mon cou et me tiens prête à revivre un enfer.

— Je peux t'aider pour tes bagages, si tu veux.

C'est inespéré, et je ne refuse pas. Le train entre en gare et s'ébroue comme un cheval mécanique.

— Le mieux est de laisser descendre tout le monde. Ce sera plus facile de manipuler les valises.

Organisé, avec ça. Il a raison, puisque c'est le terminus. Je patiente. Le dernier passager sorti du wagon, je m'élance sur la plate-forme, suivie de Thibault.

— Je prends un taxi, alors si tu veux en profiter... me confie-t-il en déposant mon troisième bagage sur le quai.

— C'est super sympa, mais on vient me chercher.

J'adresse un signe de la main à Mamie que j'aperçois au loin. Thibault se retourne et me dit :

— Tu as de l'aide. Dans ce cas, je te laisse. Bonne soirée.

— Bon séjour.

Il s'éloigne comme s'il me fuyait, tandis que ma grand-mère avance à ma rencontre. Cette attitude me surprend, mais Mamie se jette dans mes bras et nous nous embrassons.

— Trop contente de te retrouver, Mamie.

Nous desserrons notre étreinte.

— Et moi donc, tu nous as manqué, tu sais.

— On se voyait en été, quand même !

— Je ne te le dis pas pour te faire culpabiliser, mais pour t'avouer que nous t'aimons.

Mamie pose un œil sur mes bagages à quai :

— Bou Diou ! Comment tu t'es débrouillée de Paris avec ses valises monstrueuses ? Tu aurais dû me le dire, ton père m'aurait accompagnée.

— T'inquiète, Mamie, un gars sympa m'a aidé.

— On peut le déposer quelque part, s'il veut !

— Il a déjà filé.

Mamie observe autour d'elle, dépitée, et pousse une de mes valises vers la sortie.

Mes bagages dépassent du coffre de la Twingo de ma mère.

— Je vais laisser ouvert. Tu as un tendeur ou une corde, Mamie ?

— Ton père doit avoir ça à l'arrière. Il est tellement prévoyant.

En effet, je trouve deux longs tendeurs qui me permettent de sécuriser la porte du coffre.

— J'espère que ça tiendra et que nous ne sèmerons pas mes valises en route.

Nous montons à l'avant de la voiture.

Je me laisse conduire et contemple le jour qui décline, à travers le pare-brise.

Comme tout me semble petit. La route déserte, les champs délimités par les bocages, le ciel bleuâtre au-dessus des arbres centenaires.

Nous passons le cimetière, là où nos ancêtres reposent, à flanc des falaises protectrices qui, depuis des millénaires, s'érodent face à la mer. Plus pour longtemps, paraît-il.

Les goélands planent dans les courants d'air, au-dessus de l'eau qui s'obscurcit. Quelques habitants promènent leur chien sur la terrasse qui semble bien minuscule comparée aux avenues parisiennes. Ils se mêlent aux rares touristes qui dorment sur place.

À chaque coin de rue, les lumières des boutiques s'allument. La boulangerie des Dubois est ouverte. Sur la falaise d'aval, le Grand hôtel et le restaurant

du golf dominant la ville sur la falaise d'amont. La chapelle a l'air de broder les nuages de sa flèche effilée.

— La boucherie n'existe plus ?

— Elle est fermée, aujourd'hui ! Tu ne te souviens plus ?

— Ah oui, c'est vrai.

Mamie se gare devant chez elle. Je me sens redevenir enfant, protégée dans ma ville. Une joie imprégnée d'une certaine tristesse m'envahit.

Je sors les valises du coffre, les fait rouler jusqu'au petit portail de la maison de pêcheur de Mamie, qui appartenait à son père et avant cela au père de son père... et nous pénétrons dans l'habitation. La porte grince. Je reconnais le buffet qui n'a pas bougé, l'odeur de sa cuisine dans laquelle j'ai déjeuné et fais mes devoirs durant toute ma scolarité. C'est ici que je vais séjourner en attendant de m'installer vraiment. Un parfum d'enfance m'assaille.

— Les parents ne sont pas là ?

— Ils ferment la boutique dans trente minutes et nous rejoignent après. Tu sais, ils vivent plus chez moi que chez eux. Tu connais ton père, il anticipe.

2

Je transporte toutes mes valises au premier étage puis rejoins Mamie à la cuisine.

— J'ai fait un bœuf-carottes.

— Miam, mon plat préféré. T'es trop chouette, Mamie.

Mes parents arrivent, éreintés. Ma mère a manqué sa coloration mensuelle, des racines grises atteignent un bon centimètre de longueur de chaque côté de sa raie au milieu. Elle a les traits tirés. Mon père marche comme s'il avait dix ans de plus. S'agenouiller en permanence aux pieds des clients n'est plus de leur âge.

— On fait des journées de quarante-huit heures. La boutique ne désemplit pas ! s'exclame ma mère

en m'embrassant. Il nous reste trois jours pour tout liquider.

— Nous sommes sur la bonne voie, réplique mon père. Alors, ma fille, tu as fait bon voyage ?

— Oui. J'ai eu un voisin sympathique.

— Ma chérie, je t'ai réservé des bottes, parfaites pour la saison. Elles sont increvables. On s'en est gardé une paire pour emporter en Espagne ! Des merveilles.

Ma mère me tend la boîte. Je l'ouvre. Des bottines couleur caca d'oie. Tout ce que j'aime, quoi. Je la remercie.

— Il pleut dans le sud de l'Espagne ? s'étonne Mamie.

— Il pleut partout. Faut de l'eau à tout être vivant pour vivre, non ?

— Vous partez quand ?

— Le plus rapidement possible.

Je viens d'arriver et je comptais un peu sur eux pour me mettre le pied à l'étrier concernant mon projet de restaurant. Je suis déçue.

Mes parents dressent la table, et je les aide pendant que Mamie allume le feu sous son frichti.

— Vous voulez un apéro ?

— C'est pas de refus, maman.

— Servez-vous.

Mon père ouvre le buffet de la salle à manger, en sort des verres et contemple les alcools.

— J'ai du champagne dans le frigo, crie Mamie de la cuisine. On peut fêter votre vente.

Mon père se munit aussitôt des coupes et va chercher la bouteille. Comme Mamie, il est toujours partant pour célébrer quelque chose.

— Votre vente ?

Ma mère me regarde avec une expression guillerette.

— L'agence nous a trouvé quelqu'un qui achète les murs. On aurait préféré vendre le fond, mais la chaussure ne l'intéresse pas. Il va ouvrir une boutique de produits régionaux.

— Un truc à touristes de plus, quoi !

— En cédant le fonds, on aurait loué le local et touché un meilleur revenu mensuel, mais ça ne se fait pas comme ça.

— Faut s'adapter ! ponctue mon père, synchronisé avec le bruit du bouchon qui saute.

Il remplit les coupes, tend la première à sa mère, puis à sa femme et finit par moi.

— Du coup, on pourrait t'avancer l'argent pour ton restaurant !

— Oh, papa, vous feriez ça ?

— Pourquoi pas ? me répond-il, cherchant du regard l'approbation de sa femme.

Ma mère acquiesce.

— C'est formidable.

Nous trinquons.

— Nous sommes fiers de te voir reprendre le flambeau du commerce, même si ce n'est pas dans la chaussure, précise ma mère.

— Vraiment ? Vous ne pouvez pas savoir, vous m'enlevez un sacré poids. Leslie Leprince m'a trouvé un local : l'ancienne mercerie qui a fait pizzeria six mois et a coulé.

— Tu penses que c'est bon signe ?

— D'après Leslie, la faillite est due à une mauvaise gestion. L'emplacement est bon. Il y a des commerces dans la rue.

— C'est pas en face de la poissonnerie fermée, j'espère ? s'insurge ma mère.

— J'y vais demain, je verrai.

— Ton père pourrait t'accompagner.

— Leslie me fait une fleur, je préfère m'y rendre seule pour la première visite.

— Une fleur ? Faut voir. C'est tout bénéfice pour la famille Leprince. Pas de frais d'agence, pas de frais d'annonce. Tu es le pigeon tout trouvé.

— Maman ! Leslie est une bonne amie, je te rappelle.

— Dans les affaires, ma fille, y a pas de sentiments qui comptent.

J'aurais dû me douter que si mes parents s'impliquaient dans mon projet, il me faudrait suivre leurs conseils. Toutefois, je n'ai pas le choix, aucune banque ne me prêtera de l'argent, je ne suis pas solvable.

— Tu sais, ton père n'a pas tort, me glisse Mamie en me servant une belle portion de son bœuf-carottes.

— On investit notre argent, souligne ma mère, on peut quand même avoir notre mot à dire. Et puis, avec ton père, on a plus de quarante ans d'expérience dans le commerce.

— Y a quarante ans, vous avez acheté le bâtiment pour une bouchée de pain. Il y avait moins de risques financiers.

— Peut-être, mais on avait étudié le marché, choisi une rue avec du passage.

— La situation c'est la clé d'or d'un commerce à succès.

— J'ouvre un restaurant, papa, pas une boutique de mode.

— Ton père va t'accompagner, et tu ne discutes pas.

Je comprends que je ne gagnerai pas cette bataille, et comme je n'ai pas d'autres options... je lâche prise, alors que Mamie me lance un clin d'œil rassurant et intervient :

— Charlotte, ton père s'y connaît, il pourra juger sur place et te donner de bons conseils. Et pourquoi nous n'irions pas tous ensemble, en touristes ? Qu'est-ce que tu en penses, Claude ?

— En touristes ? s'étonne ma mère.

— Comment ça ? répliqué-je.

— On laisse la petite rencontrer sa copine, et on passe dix minutes plus tard.

— C'est pas bête, maman. Si Leslie est mal à l'aise en nous voyant, on se rendra compte tout de suite qu'il y a entourloupe ! dit mon père, échangeant un regard – qui se veut complice – avec sa femme.

Entourloupe ? Si Leslie entendait ça ! Elle qui se fait une joie et un honneur de me rendre service et de s'impliquer dans mon projet.

— Tu leur as dit comment tu allais appeler ton restaurant ?

Je me tourne vers mes parents :

— La Pompadour¹.

— Mais quelle drôle d'idée ! s'insurge ma mère.

— Pourquoi donner un nom de personnage historique à un restaurant ? s'étonne mon père.

— Tout le monde connaît la Pompadour, mais pas son nom de jeune fille. Elle s'appelait Poisson !

— N'importe quoi... soupire ma mère.

— Puisque tu vas faire des fruits de mer, tu voudrais pas l'appeler plutôt Les crabes ou Le casier ? propose mon père.

— Non, je veux un nom qui dénote de tous les mauvais restaus de la ville : Le galion, La bernique, Le goéland, Le mal de mer... j'ai choisi un nom dont on se souvient.

— Comme tu veux. L'important, c'est que ça marche ! se résout mon père. À quelle heure tu as rendez-vous, demain ?

1. Marquise de Pompadour et duchesse de Menars, dite madame de Pompadour, maîtresse en titre du roi Louis XV pendant vingt ans. Née Jeanne-Antoinette Poisson.

— On déjeune ensemble, et ensuite Leslie me fait visiter.

3

Leslie m'adresse de grands signes de la terrasse du restaurant du golf sur laquelle elle s'est installée. Un franc soleil éclaire le gazon impeccable du *practice*. Je la rejoins et nous nous embrassons.

— Comment vas-tu ?

— Bien. Et toi ?

— Contente de te voir.

— J'ai une super bonne nouvelle, j'ai trouvé les fonds pour le local.

— C'est fantastique !

— Il paraît que tu gères un des hôtels de tes parents ?

— Les Falaises. C'est le plus modeste, mais j'apprends beaucoup de choses et j'espère un jour avoir la responsabilité d'un grand et luxueux établissement.

— Comme le Normandie ou le Grand Hôtel ?

— Pourquoi pas ?

— Tu ne partirais pas de Tarteville, quand même ?

— Je ne sais pas.

— Maintenant que je suis de retour, ce serait trop bête.

Elle émet un petit rire.

— Tu sais, j'ai un emploi du temps de dingue. Plus le loisir, comme quand j'étais étudiante, de me prélasser avec les copines. Tu verras quand tu auras ton restau !

— J'ai hâte.

— Je n'ai pas le temps de déjeuner, finalement. Je dois installer un groupe qui arrive à 15 h. Ça ne te dérange pas si on visite tout de suite ?

— Non.

— J'ai ma voiture au parking.

Nous nous levons et regagnons son véhicule. Tandis qu'elle démarre, je me tâte quant à ce changement de programme. Dois-je prévenir mes parents ? Si je ne le fais pas, ils seront fâchés. Je réfléchis le temps qu'on

descende de la falaise par la petite route qui dessert aussi le Grand Hôtel.

Leslie se gare devant le bateau de la poissonnerie qui semble plus abandonnée que fermée. Nous sortons de la voiture, et, tandis qu'elle cherche les clés de la boutique, j'envoie un SMS à mon père :

Changement de programme.
Nous nous rendons à l'ancienne
pizzeria maintenant.

Mon père répond aussitôt :

On arrive.

Le bâtiment a conservé les colombages d'origine de cette architecture normande typique. Elle contraste avec les maisons de pêcheurs du quartier de Mamie, composé, lui, d'étroites habitations alignées les unes à côté des autres et construites de brique et de silex.

— Tu sais si la poissonnerie fonctionne encore ?

— Non, elle est à vendre. Le propriétaire l'a fermée l'été dernier.

— Ce serait génial pour moi d'avoir un poissonnier en face. Il pourrait me fournir en produits de la mer.

— Je peux me renseigner, si tu veux. Le bâtiment appartient à la famille Craquelin, tu sais, de la biscuiterie Craquelin.

Nous entrons dans la pizzeria. J'avais oublié que c'était l'ancienne mercerie, pourtant, j'y allais parfois, enfant, avec Mamie ou ma mère. La salle possède toujours ses poutres apparentes et les meubles à petits tiroirs intégrés aux murs, où étaient rangés les boutons, les butinettes, les aiguilles et les bobines de fil.

— Tu vas voir, la cuisine a du potentiel. Le pizzaiolo a installé un four à bois, mais tu peux le démolir pour gagner de l'espace. Les chefs d'aujourd'hui aiment les pièces spacieuses.

En effet, la cuisine est neuve et semble équipée de bons matériaux.

— Je consulterai mon chef pour l'adapter.

— Tu as un chef ?

— Pas encore. J'attendais de connaître mon budget pour en chercher un.

— J'ai peut-être quelqu'un pour toi.

— Ah bon ?

— Une femme de notre âge. Elle a fait la même école que moi, mais en cuisine. Elle bosse au bistrot du Grand Hôtel, malheureusement, elle s'y ennue

à mourir. C'est une cuisine générique, élégante, mais qui s'adresse à des gens qui y séjournent plus pour travailler autour de la piscine que pour passer des vacances. Tournedos, saint-pierre, coquilles saint-jacques en saison, crème brûlée et profiteroles ! Tu vois le topo.

— Je ne sais pas si j'aurai les moyens de payer une cheffe de ce niveau, Leslie.

J'entends une voix crier :

— Y a quelqu'un ?

Je reconnais le timbre métallique de mon père. Leslie se dirige vers la porte entrebâillée et l'ouvre en grand.

— Ah, monsieur Latourette !

— Leslie, quelle surprise !

Je reviens sur mes pas et m'aventure dans la salle. Mon père, ma mère et Mamie apparaissent dans l'embrasure.

— On passait par là, on a vu la clé sur le cadenas et le battant entrouvert, on a craint une effraction.

— Je fais visiter le lieu à votre fille.

— Oh, Charlotte ! fait mine de s'étonner ma mère.

Elle me ferait rougir tellement elle dissone. Ils ne sont vraiment pas très fins.

— Entrez.

J'observe Leslie, j'ai le sentiment qu'elle n'est pas dupe du petit manège que jouent mes parents.

Mon père scrute tous les coins et recoins de la pièce, ma mère passe son doigt sur le comptoir.

— C'est poussiéreux.

— Le comptoir date du temps de la mercerie ! s'exclame Mamie, faudra que tu en mettes un en zinc, plutôt.

— Il suffirait d'habiller celui-ci d'une feuille de zinc. C'est du chêne comme on en fait plus, maman. Ce serait criminel de le démolir.

Je ne sais plus où me foutre.

Mon père tape du pied dans les murs, sur le sol. Ma mère inspecte la cuisine, ouvre les fours, les frigos... Mamie partage ses souvenirs, empreinte d'une nostalgie que je ne lui vois pas ou peu souvent.

— La mercière s'appelait Janine, une jolie blonde, dans sa jeunesse.... Je l'ai toujours connue dans cette boutique. Sa fille avait repris, mais plus personne ne raccommode ou ne fabrique ses vêtements aujourd'hui.

Leslie me lance un regard d'empathie. Ça me soulage. Je me sens moins seule.

— Y a un four à pain, constate mon père qui a déjà atteint la cuisine. C'était pas une pizzeria, l'année dernière ?

— Si. Ils ont mis la clé sous la porte.

— Ça n'a pas été loué depuis ?

— Non. Mes parents préféraient le déduire des impôts. Avec l'augmentation de la fréquentation des touristes dans la région, le chiffre d'affaires de leurs hôtels et du restaurant a explosé.

— Vous vendez les murs ?

— Non, le fonds seulement.

— Quel fonds ? La pizzeria est fermée depuis presque un an. Il n'y a plus de clientèle, et puis ma fille va servir mieux que des pizzas.

— Ne vous inquiétez pas, répond Leslie en regardant mes parents, on en tiendra compte.

— Papa, je dois déjà voir si le local convient pour mon projet.

— Tu peux facilement faire vingt à vingt-cinq couverts. La location comprend aussi l'appartement au premier, ajoute Leslie à l'intention de mes parents.

— Un bon point, dit mon père.

Une fois que mes parents ont touché à tout, ouvert et fermé chaque porte de placard, de réfrigérateur, ils affichent une expression de satisfaction.

— Bon, on vous laisse, hein. On va être en retard pour le café chez Valérie, la parfumeuse.

Mon père me fait un gros clin d'œil de connivence. Je fais semblant de ne pas le remarquer. Ce qu'il peut être lourdingue, parfois !

Une fois ma famille partie, Leslie me demande :

— Tes parents t'avancent l'argent, c'est ça ?

Je rougis et hoche la tête positivement.

— Ils veulent investir, ajouté-je en haussant les épaules, ils viennent de trouver un acheteur pour le bâtiment de leur magasin.

— Très bonne nouvelle. Parce que les banques prêtent difficilement aux jeunes entrepreneuses !

— Désolée pour l'invasion.

— Ils auraient sûrement demandé à visiter le lieu, donc tu gagnes du temps. Comme ça c'est fait.

— J'espère qu'ils n'ont rien trouvé de rédhibitoire.

Nous sortons du local.

— Toi, tu en penses quoi ?

— Ça me plaît. Je dois trouver un chef pour être certaine que la cuisine lui convient. Je ne voudrais pas

que ça constitue une raison de refuser de travailler avec moi.

— Tiens, je te donne un plan du local. Ça te permettra de budgéter les travaux. Il faut vraiment que je te présente cette cheffe, me répond Leslie en cadenassant la porte d'entrée. Demain en fin de matinée, ça t'irait ?

— D'accord.

Ravie par cette visite, je décide de passer voir Kevin Boudin, mon meilleur ami. Chaque fois que je pénètre dans sa boutique de cadeaux et bijoux, j'ai l'impression de m'envoler vers un univers féerique. La sonnette l'alerte de mon arrivée, elle me rappelle les commerces de mon enfance avec leurs ding-dong aigus et désuets qui se déclenchaient qu'on entre ou qu'on sorte. Kevin est toujours heureux de me voir et souriant comme si, dans son magasin aux couleurs vives, le lot de mauvaises nouvelles ou de catastrophes du monde n'existait plus.

— *Mamma mia*, une revenante !

Il s'extirpe de son comptoir de verre rétroéclairé et me prend dans ses bras. Nous sommes tellement contents de nous retrouver. Je ne l'ai pas vu depuis les fêtes de fin d'année.

— Ma Charlotte, comment vas-tu ?

— Et toi ?

— Amoureux.

— De qui ?

— Un apollon... Beau et prétentieux, tout ce que j'aime.

Notre conversation démarre sur les chapeaux de roue, comme si nous nous étions quittés hier.

— Veux-tu m'accompagner à une petite fête ? Je te le présenterai. Y aura des beaux gosses pour toi aussi !

— C'est quand ?

— Vendredi.

— Dac. Ça me changera des soirées avec Mamie et mes parents.

— Alors, Paris c'est fini ?

— C'est du passé. Je suis contente d'être rentrée.

— Paris c'est surfait, si tu veux mon avis.

— Tarteville-sur-Mer aussi, si tu veux le mien.

Nous pouffons de rire.

— J'ai trouvé un local pour mon restaurant.

— Il est comment ? Où ça ? Dis-moi tout.

— Tu te souviens de la pizzeria qui a fermé ?

— L'ancienne mercerie ?

— Oui.

— Oh, mais c'est génial. Ce lieu a du potentiel, je pourrais te le transformer en écrin.

— Tu ferais ça ? Tu sais, je n'ai pas vraiment de budget.

— Cadeau. Qu'est-ce que je ne ferais pas pour ma Charlotte !

— J'ai un plan. Tu veux le voir ?

Kevin le scrute attentivement, puis il refait tout le local.

— On garde les poutres, les meubles encastrés de la mercerie, bien sûr. Nappes blanches en tissu ; comme ça, on peut garder les tables moches de la pizzeria, elles ne se verront pas. Tu fais des économies. Chandeliers modernes en verre façon Louis XV. Par contre, faudra investir dans des chaises, car je suis sûr qu'elles sont marron, en tubes de métal, avec des assises en acrylique, ou alors on les habille de housses en lin blanc ou taupe, en attendant que tu puisses acheter des chaises Louis Ghost de Starck. Le plastique transparent, c'est chic et ça ne se démode pas.

— Elles sont confortables ?

Il dessine ce qu'il me décrit au fur et à mesure.

— Oui.

— On verra, parce que là, t'es un peu hors budget.

— Les murs sont de quelle couleur ?

— Pas fait attention, mais j'ai trouvé que c'était très sombre.

— On les peindra en blanc, alors, ou dans une couleur claire et lumineuse. Qu'en penses-tu ?

— Kevin, tu es un amour.

— Je préfère être un petit démon.

— Mon père te donnera un coup de main pour les peintures, et moi aussi.

4

Je me lève, descends au rez-de-chaussée en pyjama. Un arôme de café plane dans le couloir. J'entre dans la cuisine. Mamie, debout devant la table, me propose une tasse de thé.

— Je t'ai acheté du lapsong souchang.

Elle pose la boîte tandis que j'attrape la bouilloire.

— Je me suis renseignée sur la faillite de la pizzeria.

— Et ?

— Ils ont bien fait faillite pour mauvaise gestion.

Ils ne payaient plus le loyer depuis des mois. Faut dire aussi que leurs pizzas étaient très médiocres. Le local te plaît ?

— Oui. Je crois qu'il y a moyen de faire une déco sympa.

— J’crois bien aussi. Reste à convaincre tes parents.

— Ils n’ont pas aimé ?

L’eau bout. Je la verse dans ma tasse.

— Tu sais, ce n’est pas facile d’investir. On craint toujours de perdre sa mise.

— Si tu pouvais les rassurer.

Je me sers une part de camembert que j’avale en une bouchée. Pas le temps de le tartiner.

— Compte sur moi, me promet Mamie.

— Je file m’habiller, les parents m’attendent au magasin.

Je remonte la rue Manet vers la Grand-Rue. Ce sont mes premiers pas dans Tarteville depuis mon retour. Une vague de souvenirs m’assaille. Je me revois adolescente, marchant jusqu’à la place de la mairie pour prendre le bus scolaire qui me transportait au Lycée. L’hiver, il faisait encore nuit, le vent soufflait dans les ruelles, et la mer grondait dans un son sourd et inquiétant.

Un ciel calme et bleu annonce une belle journée de printemps. Au-dessus de la falaise d’aval, des goélards tournoient, frénétiques. Une mouette rit sur un toit, et son cri rauque me donne la chair de poule. Je suis revenue. Je salue quelques personnes devant la

boulangerie des Dubois et rejoins d'un pas téméraire la boutique de mes parents.

Ma mère est en train de mettre la caisse à jour, mon père s'occupe du réassort des vitrines avec une collection de sneakers aux couleurs criardes. Il m'étreint.

— C'est pour attirer les jeunes, me dit-il avec le sourire.

— Positionne les grandes marques sur le devant, alors.

Je traverse le magasin et embrasse ma mère, puis mets en route la cafetière dans la remise.

— Vous faites combien sur les baskets ?

— Cinquante pour cent.

— Affichez-le, du coup !

— On a un bandeau. Tiens, tu vas m'aider à l'installer.

Mon père me tend une bannière plastifiée, puis grimpe sur un petit escabeau et accroche son extrémité en hauteur.

— Tu veux que je vérifie qu'il soit bien visible de l'extérieur ?

— Non.

Il déplace l'escabeau et remonte dessus, me dessaisissant de la bannière pour la fixer.

— Alors, vous en pensez quoi du local ?

— Pour être honnête, ta mère et moi ne sommes pas convaincus, me répond-il en descendant de l'escabeau.

— Cette poissonnerie fermée rend cette partie de la rue Manet sinistre, dit ma mère. C'est mauvais, surtout pour un restaurant.

Mon père enfonce le clou, pliant l'escabeau.

— Les gens s'aventurent moins dans les rues sans boutique.

Je me défends et riposte :

— Il y en a dans la rue plus haut.

— Plus haut, comme tu dis.

Je sers le café dans des tasses et les leur apporte.

— Le bâtiment est à vendre. Je peux espérer que quelqu'un va créer un commerce de bouche. Si le nouveau propriétaire gardait la poissonnerie, ça m'arrangerait.

— *Avec des si, on mettrait Paris en bouteille*, lance mon père en attrapant sa tasse.

Il emprunte parfois des expressions de Mamie qui me font sourire.

— Et puis, on a trouvé la salle très petite, ajoute-t-il.

Voyant que la conversation ne mène nulle part, je tente une autre stratégie et sors mon joker.

— Le local a un droit de terrasse.

— Ah, c'est bien, ça, souligne mon père, tu sais combien de couverts tu pourrais y caser ?

— D'après Leslie, une bonne quinzaine, jusqu'à vingt par service en serrant un peu les tables. Ça doublerait ma jauge.

Je me fais l'effet d'un perroquet en répétant mot pour mot la phrase de Leslie.

— Y a quand même beaucoup de travaux, s'inquiète ma mère, touillant son café avec énergie.

— Kevin se propose de me faire la déco gratis. Il a du goût et du talent.

— Sa boutique ressemble à un gâteau à la crème. Mon Dieu ! jure ma mère en levant les yeux au ciel.

J'aperçois un visage collé sur la vitrine.

— Il y a déjà un client, et on n'ouvre pas avant trente minutes !

— Tu sais, les soldes, ça attire les gens comme la confiture, les guêpes.

Je débarrasse mes parents des tasses vides et m'approche de la vitrine. Je le reconnais, il s'agit de Thibault.

— Papa, je peux lui ouvrir ? C'est le gars qui m'a aidé à descendre mes valises du train. Il vient probablement acheter des chaussures de marche.

Je fais entrer Thibault. Il nous salue.

— Vous étiez fermés ? Je suis désolé, je peux patienter dehors.

— Non, non, reste. Tu veux un café ?

— J'en ai déjà pris un, mais j'ai besoin d'un coup de fouet. Mal réveillé.

Il se passe la main sur le visage comme pour se persuader qu'il est bien hors de son lit. Ma mère s'intéresse à lui aussitôt que je pars dans la remise.

— C'est très gentil à vous d'avoir aidé ma fille dans le train, minaudet-elle.

J'apporte une tasse fumante alors que ma mère l'observe sur toutes les coutures. Elle ne perd pas une seconde pour évaluer s'il est du bois dont on fait les bons gendres. Elle ne rate jamais une occasion de me chercher un mari depuis que j'ai vingt ans, sans grand succès jusqu'à présent.

Je lui passe la tasse.

— Attention, c'est chaud.

— Merci.

Il s'assied. Je le trouve plus pâle que dans le train.

Mon père lui demande :

— Vous cherchez quoi comme chaussures ?

— J'en ai vu une paire en vitrine qui m'intéresse.

Il pointe l'étagère du doigt. Mon père suit la direction indiquée.

— Celle-ci ? demande-t-il en la saisissant.

— Oui. Elles sont confortables ?

— Rapport qualité-prix et confort, vous ne trouverez pas mieux. Et vous n'aurez pas d'ampoules, je vous le garantis. Quelle taille faites-vous ?

— Du 44.

— Essayez cette paire.

Mon père dépose les chaussures sur la moquette et nous signale :

— J'ouvre, c'est l'heure.

Une dizaine de personnes se sont attroupées, venues flairer la bonne affaire du jour. Je débarrasse Thibault de sa tasse vide et file de nouveau dans la remise. Mes parents n'ont pas besoin de m'expliquer ce que je dois faire, j'ai fait ça toute mon adolescence. De la boutique, ils m'envoient la référence du modèle sur l'ordinateur de gestion des stocks, ainsi que la taille précisée par le client, et, à partir de ces informations, je sors la paire sélectionnée des étagères de stockage.

La technique a évolué au fil des années. Je me rappelle quand mes parents travaillaient encore avec des fiches cartonnées pour sélectionner modèles et pointures... Tout se faisait manuellement. Ça a bien changé.

Les premiers clients ont fait leur choix, et l'écran affiche les premières demandes. Pas le temps de laver la vaisselle. Je grimpe sur l'échelle, similaire à celles qu'on utilise dans une librairie ou une bibliothèque, je descends les boîtes, les rapporte en magasin et en distribue une quantité égale à ma mère et à mon père. Les clients me sourient, ravis que leur taille soit disponible.

— Il n'y en a plus en cuir pour cette taille, mais on l'a en daim. Je vous l'ai apportée.

Je me dirige aussitôt vers la remise où une autre commande m'attend.

La matinée commence sur les chapeaux de roue. Je monte et descends l'échelle, soulève les boîtes, les apporte aux clients tandis que mes parents conseillent et encaissent chacun leur tour.

Je renverse toute une pile de chaussures, je cherche un autre modèle de marche, pointure 44. Il reste peu de choix dans cette taille. Je sélectionne les trois que je trouve. Deux paires montantes et une paire basse,

les délivre rapidement à ma mère qui sort de derrière la caisse. Il y a tellement de monde qu'elle craint le chapardage.

Je repars aussitôt dans l'arrière-boutique pour récupérer les autres modèles demandés. J'entends soudain un grand émoi, puis un mouvement de panique et la voix de mon père :

— Ouvrez la porte pour lui donner de l'air frais.

Je saute de mon échelle et, dans ma précipitation, reçois une boîte sur la tête.

— Est-ce qu'il y a un médecin parmi nous ? crie mon père.

— Je suis infirmière, affirme une femme.

Mon père appelle les secours tandis que l'infirmière s'agenouille auprès de l'homme qui a fait un malaise. J'apporte dans la boutique les commandes suivantes.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Quelqu'un a fait un malaise, me répond une cliente.

Ma mère encaisse deux règlements tandis que l'infirmière se redresse et annonce :

— Il est mort.

Nous sommes tous estomaqués.

— Comment ça, mort ? demande ma mère, la carte bleue validée.

— Il ne manquait plus que ça, me murmure mon père duquel je me suis approchée.

— Il faut appeler la gendarmerie, ajoute l'infirmière.

Mon père prend son smartphone. Une sirène hurle dans la rue. Deux urgentistes surgissent dans notre boutique. L'infirmière s'écarte de la personne à terre et leur annonce :

— C'est trop tard, il est mort. Le commerçant a appelé la gendarmerie.

Les urgentistes libèrent la place. Je découvre le visage du cadavre. Je constate que ses traits me sont familiers. Non, ce n'est pas possible !

— Thibault ?

Les boîtes de chaussures m'en tombent des mains, tous les clients se tournent vers moi, alertés par le tohu-bohu de la chute.

5

Je n'en reviens pas. L'agréable garçon avec qui j'ai voyagé est étendu sur la moquette du commerce de mes parents ! En même temps, ce n'est pas extraordinaire qu'il se soit aventuré ici puisque je lui avais recommandé le magasin. J'étudie mon compagnon de wagon à plusieurs reprises, incrédule. Mourir à trente ans, c'est incompréhensible. Je ne me l'explique pas.

À travers la vitrine, j'aperçois la Mégane RS de la gendarmerie qui se gare sur le trottoir d'en face. Une femme et un homme en uniforme en descendent et franchissent aussitôt la porte de la boutique restée ouverte. Je reconnais l'adjudante Muriel Lebrun, une fille d'agriculteurs du Sud-Ouest qui est arrivée à Tarteville quelques années avant mon départ à Paris,

et le capitaine Stéphane Legrand. C'est un des plus anciens de la caserne. Mon père a toujours dit que c'était un homme droit, intègre. Il est apprécié des Tartevillais.

— Gendarmerie nationale, bonjour, messieurs dames.

Les quelques curieux qui sont restés répondent au salut du duo. Mes parents les accueillent à leur tour.

— Je vais vous demander de vous éloigner du corps, s'il vous plaît.

Ça se bouscule un peu tandis que ma mère se poste derrière la caisse et que mon père barre la porte de sortie. Ils craignent sans doute de la fauche. Rien de plus facile dans ce désordre.

L'adjudant prend une série de photographies tandis que le capitaine interroge les clients. Je perçois des bribes de réponses :

« Je n'ai pas fait attention... »

« Je contemplais mes chaussures dans le miroir... »

»

« J'étais occupée à essayer une paire de baskets... je l'ai vu quand il est entré... »

« J'ai trouvé qu'il était très pâle... »

« Non, je ne l'ai jamais vu ici... »

Un homme de petite taille, joufflu, au regard cerclé de lunettes rondes, et une sacoche en cuir à la main, entre dans notre commerce et s'achemine vers le capitaine Legrand.

— Bonjour, capitaine, c'est le cadavre ?

— Ça m'en a tout l'air, docteur.

Le médecin ausculte le corps de celui qui se trouvait bien vivant, assis à mes côtés, il y a deux jours tandis que le capitaine libère les témoins après avoir pris leurs noms et adresses.

Nous restons les seuls dans la boutique. Le capitaine s'approche de mes parents qui commencent à se rendre compte du sérieux de la situation.

— Racontez-moi, que s'est-il passé ?

Mon père se lance le premier :

— Le client est arrivé trente minutes avant l'ouverture à peu près. Ma fille l'a laissé entrer, elle le connaissait. Il m'a demandé un modèle qui se trouvait en vitrine, des chaussures de marche. Du 44. J'ai passé la commande à ma fille qui nous donne un coup de main aujourd'hui. À ces prix-là, les gens se précipitent. On liquide le stock pour fermeture définitive.

— J'ai appris ça. Vous allez nous manquer. Où allons-nous acheter nos chaussures, maintenant ? Vous partez à la retraite ?

— Oui.

— C'est pour bientôt, moi aussi, je fais ma dernière année !

— Place aux jeunes ! s'exclame mon père sur un ton triomphal.

Les deux hommes se tapent sur l'épaule avec jovialité.

— Où en étions-nous ? Votre fille...

— Ah, ma fille... Elle apportait une paire, et à cet instant précis, l'gars est littéralement tombé du tabouret d'essayage, là, dit mon père en pointant du doigt.

Il mime la chute en basculant sa main de la verticale à l'horizontale.

— Et patatras. J'ai cru qu'il faisait un petit malaise. Quelqu'un a ouvert la porte pour faire entrer de l'air frais. On étouffait un peu, faut dire, avec tout ce monde. Et puis l'infirmière a vérifié son pouls.

— Vous le connaissiez ?

— Non, jamais vu. Ma fille, oui. Elle l'a invité à prendre le café avec nous, du coup.

Mon père n'ose pas jeter un œil sur le corps du malheureux qui gît sur le sol.

— Et vous, Madame Latourette, qu'est-ce que vous avez vu ?

— Rien. Je servais deux clients et j'encaissais en même temps les achats de ma précédente vente, alors, vous pensez ! Je me concentrais sur mes tâches. Une erreur de caisse est vite arrivée, et le manque à gagner est pour notre pomme.

Le capitaine me contemple de son regard paternel et me demande :

— Et vous ?

— C'est ma fille, précise mon père. Elle a changé ! ajoute-t-il en bombant légèrement le torse.

— Je n'ai rien vu, j'étais dans la remise, mais je le connais.

— C'est ce que m'a dit votre père. C'est un ami à vous ?

— Pas exactement, mais j'ai sympathisé avec lui dans le train venant de Paris, il y a deux jours. Je me suis retrouvée assise à côté de lui dans la voiture 5. Nous avons un peu bavardé.

— Le train de quelle heure ?

— Celui qui part de Paris à 16 h 40.

— Vous connaissez son nom ?

— Thibault Dujardin.

— Vous m'avez bien dit qu'il voulait des chaussures de marche ? s'adresse-t-il à mon père.

Ce dernier hoche la tête, le capitaine note l'information.

— Il vous a dit s'il rendait visite à quelqu'un ?

— Je ne pense pas. Il m'a confié qu'il découvrirait Tarteville. Il projetait de randonner. Je lui ai conseillé d'acheter des chaussures adéquates. Les sentiers sont glissants au printemps.

— Il est venu ici sur votre conseil ?

— Non, je l'ai simplement informé des super soldes.

— Et comme par hasard, vous vous trouviez à la boutique aujourd'hui.

— Comme par hasard, exactement.

Non, mais, qu'est-ce qu'il lui prend ? De quoi me soupçonne-t-il ?

— Vous aurait-il dit dans quel hôtel il était descendu, par chance ?

— À l'hôtel de l'Albatros.

Le légiste nous interrompt. Je perçois des bribes de leur échange.

— Je préconise une autopsie... Mort non naturelle.

— Vu son âge, ce n'est pas une grosse surprise, réplique le capitaine.

Le médecin ôte ses lunettes, les essuie avec un chiffon antistatique et grimace.

— Drogue ou empoisonnement...

— Dans un magasin de pompes ?

Le praticien émet un sourire sarcastique.

— Je vous laisse choisir, je vous envoie mon rapport détaillé, et le labo fera le reste.

Tandis que le petit homme aux lunettes cerclées d'or disparaît derrière la vitrine de chaussures, le capitaine se tourne vers mon père :

— Je ferme votre commerce.

— Pour combien de temps ?

— Le temps de l'enquête.

Mes parents se regardent, complètement ahuris.

— Mais, mais... vous ne pouvez pas faire ça ! Nous avons une autorisation de la préfecture de liquidation qui prend fin dans trois jours et...

L'adjudant range son appareil photo et dissimule le cadavre à l'aide d'une couverture de survie, nous épargnant le spectacle sinistre au milieu de la boutique.

— Et comme par hasard, vous lui avez offert un café ! s'étonne le capitaine.

— C'est interdit par la loi ?

Il ne me répond pas et interroge mon père :

— Où se trouve la cafetière ?

— Dans la remise.

Il s'y rend, suivi de Lebrun :

— La vaisselle n'a pas été lavée, parfait. Ramassez-moi ce bric-à-brac.

Les deux gendarmes reviennent vers nous.

— Je vais vous demander de sortir. En raison de l'âge du mort, une enquête va être ouverte. Nous devons récolter les indices, procéder à la levée du corps et, dès l'accord du procureur, nous mettrons les scellés sur votre magasin. Scène de crime, je suis navré, monsieur Latourette.

Le visage de mes parents se décompose. Mon père ose une question.

— Et combien de temps dure une enquête ?

— Ça va dépendre du rapport du médecin légiste et du résultat des d'analyses.

Au moment où nous sortons de la boutique, une suite de flashes lumineux nous éblouit. Le capitaine se fâche, dissuade l'importun et clame :

— Ne perdez pas votre temps. C'est un banal accident.

Le photographe s'éloigne. Nous rentrons chez Mamie sans savoir quand nous pourrions revenir pour liquider le stock. Mes parents sont dépités. Tu parles d'un retour au pays ! Ça commence vraiment mal.

6

Je viens de me lever. Il est 10 h 05. J'accuse le stress de la journée d'hier. Un vrai désastre. Je descends à la cuisine.

Je me prépare un thé, Mamie a déjà bu son café – elle ne mange pas le matin –, et fait une réussite sur la table en formica. Une moitié de son mobilier vient des années soixante, l'autre moitié de l'époque des meubles en chêne et des napperons de dentellière. Chaque génération a laissé son empreinte dans la maison qui a été construite par son arrière-grand-père. Nous, les Latourette, nous sommes à Tarteville depuis plus d'un siècle.

— Tu sais, Mamie, que le petit déjeuner est le repas le plus important de la journée ? Il faut du gras et

des protéines pour que notre cerveau fonctionne le matin.

— Comme tu peux le constater, mes neurones se défendent au jeu de la réussite.

Elle déplace une carte d'une colonne vers une autre sur la table.

— Tu pourrais manger un bout de fromage, quand même !

— Et puis, je déjeune tôt. Je suis brunch, quoi ! Ça fait partie de la famille du petit déj, non ?

Ce qu'elle peut être de mauvaise foi, parfois !

— Où sont les parents ?

— Ils avaient rendez-vous à la banque, ils t'attendent chez le notaire dans quinze minutes. Tu ferais bien de te dépêcher au lieu de donner des cours de nutrition.

— Tu as encore gagné, Mamie, bon, je file me préparer.

J'emprunte les ruelles d'un pas alerte, c'est plus court pour rejoindre l'étude du notaire.

J'arrive devant la grille de la propriété, une grande maison bourgeoise qui jure avec l'architecture locale. Dans les années vingt, un lord un peu trop épris de Biarritz avait tenté de recréer la côte basque en plein

cœur de la Normandie. Il avait fait construire cette bâtisse en forme de L, aux murs épais, avec une façade en pierre et en bois – des matériaux peu courants à Tarteville... Et, comme un dernier clin d'œil à l'extravagance de ce lord disparu depuis, le tout est coiffé de tuiles rouges qui contrastent violemment avec les toits d'ardoises alentour, comme un feu au milieu des cendres. Un balcon en bois sculpté surplombe le premier étage, véritable œuvre d'art. Les portes et les fenêtres, peintes en rouge foncé, tranchent radicalement avec le bleu lagune qu'elles arboraient dans mon enfance. Je me souviens de ce bleu vert, éclatant comme un reflet de soleil sur la mer en plein été.

Je suis curieuse d'en découvrir l'intérieur. Je me suis toujours demandé à quoi ça pouvait ressembler. Mes parents apparaissent au bout de la rue et me font des grands signes.

— Tu nous attends depuis longtemps ? me questionne mon père alors qu'ils arrivent à ma hauteur.

— Non, à l'instant.

Nous gravissons les quelques marches qui conduisent à l'entrée de l'étude. Devant la porte, je me dresse sur la pointe des pieds et me penche. Je découvre un jardin bien entretenu et les murs de soutène-

ment en pierre de la propriété, protégeant des regards indiscrets. Nous passons la plaque en laiton sur laquelle est gravée : *Bernard Cabot notaire* ainsi que ses horaires, et sonnons.

Un déclic se fait entendre, et une voix de robot nous invite à entrer.

— Il n'a pas de secrétaire ?

— Elle est peut-être en retard, me chuchote ma mère.

Nous avançons vers une réception déserte. Le plancher crisse et craque sous nos pas. Un semaineur est ouvert sur un bureau. Je le lorgne par pure curiosité et perçois notre nom de famille tandis qu'une porte s'ouvre d'un geste vif et grince derrière nous. Nous sursautons.

— Mesdames, monsieur.

Nous nous retournons. Un homme aux sourcils broussailleux et au crâne dégarni se dresse face à nous. Il reste immobile et m'observe de la tête aux pieds. Il a l'air d'une tortue qu'on aurait éjectée de sa carapace. Assez étrange comme physique.

— Entrez, entrez, je vous attendais, nous dit-il, très prévenant.

Nous nous trouvons devant un bureau en acajou au sous-main de cuir fatigué. Seuls les murs de la pièce ont été repeints, d'un bleu de garderie, ce qui jure avec le mobilier Empire et la moquette aux motifs sombres de vieilles tapisseries. Une odeur de tabac froid me saisit la gorge.

— Installez-vous, je vous prie.

Nous prenons place dans des fauteuils hors d'âge, aux accoudoirs en bois vernis. Les assises vert foncé ont perdu leur moelleux depuis longtemps. Heureusement qu'on ne va pas rester des heures. J'observe le large bureau du notaire, jonché à sa droite et à sa gauche de piles de dossiers de couleurs différentes.

Maître Cabot réajuste les pans de sa veste, s'assied et nous fixe tous les trois.

— Je vous présente ma fille, que vous guiderez pour le local dont elle va racheter le fonds.

— Très bien, très bien. Enchanté. J'ai de mauvaises nouvelles.

— Ah bon ? s'exclame mon père.

— L'acheteur n'est plus sûr.

— Sûr de quoi ? demande ma mère.

— Vous savez, les rumeurs vont bon train, le cadavre trouvé dans votre commerce, l'article dans le journal a fait le reste. Ça fait peur.

— Quel journal ? questionne mon père.

— Le *Normandie fou*.

Il nous soumet ledit article. Une photographie de nous trois devant le magasin a été imprimée sous un titre éloquent : « Homicide à la boutique Latourette ? » Mon père le saisit avec vivacité. Nous nous dévisageons tous trois, sidérés.

— Mais, nous n'avons rien à voir avec ce meurtre, si meurtre il y a !

— J'ai tenté de le persuader de n'en rien écouter. Les gens accusent à tort... concède maître Cabot.

— Est-ce notre faute si certains sont assez mal polis pour mourir dans notre boutique ? renchérit ma mère.

— Je vous comprends, mais avouez que ce n'est pas très vendeur. D'autant plus que cela n'incite pas à croire à la prospérité d'une affaire, non ?

Ma mère bouillonne intérieurement sur sa chaise. Elle dégage des ondes qui doivent dépasser les cent degrés, elle me donne chaud, et j'étouffe tout à coup dans ce bureau suranné. Mon père bégaye :

— Mais, mais enfin, maître Cabot, ce n'est pas sérieux ! Depuis quand les commerçants gobent les balivernes d'une feuille de chou locale ?

— Superstition...

— Des idioties, oui ! s'égosille mon père, il a intérêt à nous dédommager.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur Latourette, c'est dans la clause de vente.

— Nous ne pourrons pas partir en Espagne, Claude, geint ma mère.

— C'est seulement repoussé. *Reculer pour mieux sauter* ! souffle-t-il à sa femme pour la rassurer, puis s'adressant au notaire, j'aimerais le rencontrer, je suis sûr qu'il changera d'avis.

— À votre place, j'irais à l'agence et remettrais le bien sur le marché le plus vite possible. Il vous faut trouver un nouvel acquéreur.

— Nous avions prévu d'y aller après notre rendez-vous ici.

— Le monde est bien fait, réplique le notaire sur un ton de faux-cul. Je ne vous retiens pas plus longtemps... Mesdames, monsieur.

Nous partons de chez maître Cabot assommés, énervés et vidés. Mes parents, dans tous leurs états, me

quittent et se précipitent à l'agence immobilière, tandis que je rentre, démoralisée. Mamie ne va pas en revenir.

Ma grand-mère se tient toujours assise devant sa table, en plein milieu d'une réussite.

— Je sors de chez le notaire. Nous sommes tous les trois en photo dans le journal local. L'acheteur va se rétracter. Les parents ne vont pas pouvoir me prêter un centime s'il rompt la promesse d'achat. Tu te rends compte, ils doivent trouver un nouvel acquéreur. C'est foutu pour mon restau, mamie...

— Gagné !

Mamie ramasse toutes les cartes et les empile.

Je *googlise* le site de Tarteville, puis clique sur l'onglet « faits divers » et lui montre le cliché de mon père, ma mère et moi. À présent, je me souviens du flash.

— Nous avons été photographiés alors que nous sortions du magasin.

Derrière nous, la devanture de la boutique et la silhouette floue du capitaine qui ferme la porte vitrée.

— Ah oui, on vous reconnaît bien ! Et pis, le nom : Chaussures Latourette. Notre quart d'heure de gloire est arrivé !

— Mais, Mamie, c'est pas drôle ! L'acheteur se rétracte pour la vente !

— S'il fait ça, il devra leur payer une indemnité !

— D'accord, Mamie, mais comment je vais financer mon restau, moi, maintenant ?

Mamie reste silencieuse et bat les cartes. Ma cuillère racle le fond de mon mug avec un crissement qui m'irrite.

Je poursuis ma lecture.

— Non, mais c'est dingue. Le journaliste insinue que j'ai tendu un guet-apens au client dans la boutique de mes parents. Il me prend pour une psychopathe machiavélique ou quoi ?

— Montre-le-moi !

Mamie parcourt l'article de bout en bout.

— L'enquête va durer des semaines. Le magasin est sous scellés. C'est une catastrophe, Mamie.

— Saperlipopette !

C'est tout ce qu'elle trouve à dire. Elle coupe son jeu de cartes. Je suis complètement abattue. Mon projet de vie vient de s'effondrer.

— Qu'est-ce que je vais dire à Leslie ?

— La vérité. Et tu vas lui demander un délai.

— Un délai, pour quoi faire ?

— Ça va nous laisser le temps de découvrir le coupable.

— T'es sérieuse, là, Mamie ? !

— Plus que jamais. Hier soir, tu m'as dit que tu connaissais la victime.

— Façon de parler. J'ai juste bavardé une heure avec lui, peut-être même moins d'une heure...

— Tu vas essayer de te souvenir de tout ce qu'il t'a raconté.

Mamie range ses cartes dans le tiroir de la table et les échange contre une feuille de papier et un stylo, matériel qu'elle utilise pour dresser ses listes de courses.

Je souris.

— Comment s'appelle-t-il, déjà ?

— Thibault Dujardin.

— Y a-t-il une photo de lui en ligne ?

Je navigue en bas de page de l'article.

— Non, mais il doit posséder un compte Facebook. Je fais une recherche.

Après plusieurs essais, je finis par trouver un profil au nom de Thibault Dujardin qui correspond à l'homme que j'ai rencontré dans le train.

— C'est lui, Mamie, j'en suis sûre. Il a même publié une photo de la plage.

— Une seule ? Pour quelqu'un qui découvre la région, il manque d'enthousiasme. Il t'a paru déprimé ?

— Non, pas vraiment.

— Parce que les visiteurs, ici, ils mitraillent, tellement ils sont éblouis par la beauté de nos falaises.

— Il n'a pas eu trop le temps de se balader. Je te rappelle qu'il achetait des chaussures de marche.

— Il est descendu dans quel hôtel ?

— L'Albatros.

— C'est l'hôtel des Leprince.

— Bizarre, hein ?

— Oui et non. L'hôtel des parents de Leslie a très bonne réputation.

— Je vais m'y rendre cet après-midi. Je pourrai peut-être glaner quelques informations. En fin de matinée, je prends un pot avec Leslie. Je l'interrogerai.

— Imprime-moi la photo Facebook de ce Thibault. Je vais me renseigner auprès des commerçants de la ville, ils l'ont certainement vu. Il a eu le temps de naviguer depuis lundi soir.

Je pose mon smartphone sur la table, contemple les maigres notes de Mamie.

- Nous n'avons pas grand-chose sur lui, Mamie.
- Pour l'instant. Épluche son compte Facebook.
- Il n'y semble pas très actif...

Avec Leslie nous sommes convenues de nous retrouver devant le Grand Hôtel. J'y monte à pied par l'escalier qui dessert la promenade. Chaque marche gravie me ramène aux habitudes de mon adolescence.

La mer est lisse. De timides vagues clapotent au pied des falaises. Un franc soleil forme de courtes ombres sur la ville, et une brise neutre caresse les hautes herbes du sentier. Je hume l'essence des embruns, qui me manquait tant quand je suis arrivée à la capitale, le

cœur brisé. Cinq ans ont passé, et je me demande si Romain¹ vit toujours à Tarteville.

Je suis la première. J'appréhende la rencontre, car Leslie doit me présenter une cheffe, alors que je ne suis même plus sûre de pouvoir acheter le fonds de commerce de ses parents. Ne devrais-je pas commencer par le lui avouer et annuler cette entrevue qui ne mènera nulle part ou, pire, qui pourrait ruiner ma réputation ? Ça allégerait aussi ma conscience. Mon smartphone m'envoie une alerte, je consulte mon écran. C'est un SMS de Leslie :

Attends-moi devant le parking

Alors que je poireaute face au parking du Grand Hôtel, de sombres pensées occupent mon esprit. Romain, qui m'avait plaquée pour une autre fille, mon départ pour Paris, ma profonde solitude la première année. Je ne rentrais pas chez mes parents les week-ends, je voulais me concentrer sur mes études, réussir mon diplôme, je redoutais aussi de le crois-

1. Romain Courtyllon, référence au tome 2 de la série, *Raide au beurre noir*

er. Le ronflement d'un moteur se rapproche et vient mourir derrière moi.

À la vue de Leslie qui sort de sa voiture et me rejoint à pas pressés, je chasse mes mauvaises pensées et retrouve ma bonne humeur.

L'hôtel surplombe la partie ouest de la ville et la falaise de l'aval. Il est situé à quelques mètres en dessous du golf. Construit quelques années après l'ouverture de ce dernier, il héberge depuis plus d'un siècle les golfeurs et les riches touristes. La vue sur la mer, à partir du restaurant ou des meilleures chambres, est fantastique.

Leslie m'embrasse.

— Je suis toute collante. J'ai couru toute la matinée. Un changement de chambre de dernière minute. Une douche ne fonctionnait pas. Du coup, je suis montée en voiture. Je te passe les détails. Comment vas-tu ?

— Ça va.

Elle me fixe de ses yeux bleus, d'un bleu très pâle pour la région.

— Prête ?

— Il faut que je te dise quelque chose.

— Tu me le diras plus tard. J'aimerais te présenter Alexandra avant qu'elle ne commence son service.

Ensuite, nous prendrons un pot sur la terrasse de la piscine. Tu vas voir, la vue y est grandiose. Nous aurons tout le temps de nous confier nos petits secrets.

Je lui emboîte le pas, encore plus gênée et anxieuse qu'il y a dix minutes.

Nous pénétrons dans le hall du bâtiment principal. Leslie salue le maître d'hôtel qu'elle connaît. Il nous accompagne dans un petit salon qui se trouve derrière le bar anglais. Les fauteuils sont en cuir vert bouteille, les meubles en acajou verni. Les lampes diffusent une lumière tamisée, alors qu'il fait grand jour dehors. Cela me donne une impression sinistre. Nous nous asseyons autour d'une table basse.

Une brune de notre âge apparaît dans la pièce où nous sommes les seules clientes. Leslie se lève, l'encourage d'un geste de la main à nous rejoindre et l'embrasse.

— Je te présente une amie d'enfance, Charlotte Latourette. Charlotte, voici Alexandra Silo. Nous avons fait la même école d'hôtellerie.

Alexandra repousse d'une main ses longs cheveux noirs et s'assied face à nous.

— Leslie m'a parlé de vous. Il paraît que vous voulez monter un restaurant gastronomique à Tarteville...

— Gastronomie est peut-être un grand mot... Mais j'ai remarqué qu'en dehors des tables des hôtels de luxe et du restaurant du golf, il n'y a pas d'établissement à la cuisine ambitieuse ou qui mette en avant la production locale.

— C'est vrai ça, appuie Leslie, on passe du luxe ou de l'étoilé aux moules frites et aux pizzas.

— Je n'ai rien contre les moules frites, à condition qu'elles viennent de notre région ! dis-je, craignant de passer pour quelqu'un de sectaire.

Alexandra approuve et explique :

— Dans cet hôtel, on se contente de servir une cuisine traditionnelle, mais je m'ennuie un peu à préparer des canards à l'orange, des turbots à la nage, des soles meunières et des tournedos Rossini.

Je suis impressionnée par ses connaissances techniques. Elle possède une des meilleures formations nationales, et je crains que Leslie ne prenne ses désirs pour des réalités ; elle n'acceptera jamais de travailler pour moi.

— Dans nos métiers, on tend à offrir ce qui marche auprès du client, souligne Leslie.

— D'accord, mais la clientèle évolue, change d'une génération à l'autre, non ? suggère Alexandra.

Je défends mon projet.

— J'ai envie de proposer des plats plus aventureux, influencés par d'autres cuisines du monde, tout en gardant certaines traditions culinaires locales, et je voudrais surtout travailler avec les pêcheurs, cultivateurs et agriculteurs du coin.

— C'est exigeant, ça me plaît, me répond Alexandra, je ne devrais pas vous le dire, mais enfin, c'est facile à repérer, nous servons des poissons congelés. Ça me met hors de moi !

— Au bord de la mer ? C'est une aberration !

— Nous sommes bien d'accord, me glisse Alexandra, nous faisons des années d'études, passons des diplômes... pour servir des denrées congelées qui viennent d'on ne sait où !

— Ça doit être rageant.

— Déprimant, surtout.

— Dans mon restau, je ferai tout le contraire. Que du frais et du local !

— Et quand ouvrira-t-il ?

Sa question me surprend et me ramène à la cruelle réalité du jour, car je n'en ai pas la moindre idée. Sans l'argent de mes parents, je n'ai pas d'autres possibilités

de financement. J'hésite à inventer une date, alors je réponds :

— Le temps de signer le contrat de bail, de faire les travaux et d'obtenir toutes les autorisations préfectorales... quelques mois, quoi.

— Pour le contrat, mes parents ont retenu ta candidature, tu es prioritaire. Ça prendra une semaine, pas plus.

Je pâlis.

— Si je vous suis, annonce Alexandra, il me faudrait déjà poser un préavis.

Je coupe court à la conversation.

— Nous reparlerons de tout cela quand j'aurai le local. C'est plus raisonnable. À cette étape-là, j'aurai une date d'ouverture, et cela vous permettra de donner votre démission.

J'ai honte de mentir comme ça.

— Cependant, j'aurai besoin de travailler en amont pour établir des plats à la carte et des menus. Ça ne se fait pas la veille de l'ouverture, explique Alexandra.

— Bien entendu. Nous nous reverrons régulièrement. Le poste vous intéresse, donc ? demandé-je avec timidité, espérant au fond de moi qu'elle refuse.

— Oui.

Je me défends :

— Je n'ai pas les mêmes moyens que le Grand Hôtel.

Si nécessaire, le salaire sera ma porte de sortie, et je m'y engouffre afin de me simplifier la vie.

— Pour le salaire, nous en reparlerons en temps voulu. Je ne m'attends pas à gagner autant qu'ici, bien sûr...

— Une cheffe de votre niveau ne peut accepter à peine plus que le salaire minimum.

J'enfonce le clou, il s'agit de sortir la tête haute.

Leslie me jette un regard mécontent. Du genre : « mais qu'est-ce qu'il te prend de parler comme ça ? Tu vas tout faire foirer. » Elle intervient et conclut la discussion.

— Vous êtes sur la même longueur d'onde pour la cuisine, vous trouverez un accord pour le salaire, je n'en doute pas.

Alexandra s'excuse et nous quitte pour rejoindre les fourneaux du restaurant de l'hôtel. Il est presque 11 h. Nous nous levons, traversons le bar. De grandes photos de New York en noir et blanc compensent le fait que le bar de l'hôtel n'a pas de fenêtres. C'est assez

générateur de claustrophobie malgré les perspectives offertes par les vastes avenues de la mégapole.

Leslie et moi sortons sur la terrasse et nous installons au bord de la piscine. La vue vaut le déplacement.

— Comment la trouves-tu ? me demande aussitôt Leslie.

Mon regard se perd au large. J'ai envie de pleurer, de crier... Mon restaurant n'existera jamais, et je réponds d'une voix blanche et presque absente.

— Bien, nous avons des points en commun.

— J'ai l'impression que tu lui as plu.

— Tu crois ?

— Je la connais. Elle est très exigeante dans le travail, mais c'est une gentille fille. Et tu peux lui faire confiance. Elle est droite.

Toutes ces qualités me dépriment complètement. J'abandonne le paysage du regard et plonge mes yeux dans ceux de Leslie. Il me semble que mes lèvres tremblent.

— Tu sais, Leslie, je ne suis pas... je ne pourrai peut-être pas acheter le fonds de la pizzeria de tes parents...

— Tu as changé d'avis ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Tu es au courant qu'un homme est mort dans le commerce de mes parents...

— Ah oui, j'ai vu la une du journal local. On le reçoit à l'hôtel.

— Eh bien, ce n'était pas un malaise. C'était probablement un meurtre, la presse le laisse entendre.

— Et alors ?

— L'acheteur de la boutique de mes parents se rétracte. Je n'aurai pas l'argent.

Leslie me lance un regard incrédule. Je sens que je vais pleurer.

— Écoute, je peux faire patienter mes parents.

— Combien de temps ? Cette enquête pourrait prendre des semaines.

— Je vais leur parler. Je ne te promets rien, mais je vais essayer.

Au loin, un trois-mâts glisse sur l'eau si lentement qu'il donne l'impression d'être immobile. Je me sens comme ce voilier en pleine mer, sans vent pour me propulser, sans étoile pour me guider et, pire encore, sans gilet de sauvetage ni kit de survie à bord.

8

J'ai rejoint Mamie pour déjeuner et je me morfonds devant un délicieux cake aux pommes. Je n'ai aucun appétit, alors que d'ordinaire je l'aurais dévoré. C'est l'un de ses meilleurs gâteaux, avec la tarte Tatin.

— Mamie, les parents de Leslie n'attendront pas des semaines que l'enquête soit résolue, ils vendront à quelqu'un d'autre.

Ma grand-mère se lève, prend le gâteau et le range dans le four. Elle se rassoit et se sert une généreuse cuillère à soupe de crème fraîche, m'en propose une. Je décline son offre. Où va toute cette graisse ? Elle reste svelte et sans cholestérol.

— Qu'est-ce que tu as appris d'autre ?

— Je suis passée à l'hôtel de l'Albatros, Thibault Dujardin n'y a pas séjourné, il m'a menti. Je me demande bien pourquoi.

— Il s'est peut-être trompé ! Tu as demandé à Leslie s'il était descendu à l'hôtel qu'elle gère ?

— Non, j'étais tellement sonnée.

— Bon, eh bien, moi, j'en ai appris de bien bonnes. La rousse de la conserverie bretonne l'a reconnu. C'est l'un des petits-fils Craquelin, d'après elle. Je lui ai montré la photo de Thibault, et elle m'a dit qu'il avait été son petit copain tout un été quand elle était ado.

— Craquelin de la fabrique de biscuits ?

— Oui. Il serait le fils de la fille Craquelin. Celle qui est morte avec son mari dans un accident de voiture, il y a au moins vingt ans. Je vais te montrer quelque chose, mais ça reste entre nous. Tu ne le dis à personne, pas même à ton meilleur ami ou à tes parents. Tu me le promets ?

— Promis, juré, Mamie.

Elle me scrute. Plonge ses yeux bleus perçants dans les miens. Elle s'assure que je suis sincère et que j'ai bien l'intention de garder son secret. Puis, elle se lève et, les mains sur les hanches, me dit :

— Suis-moi.

Nous nous rendons dans sa chambre aux meubles anciens : armoire et tête de lit en chêne foncé. Elle se met à genoux et tire une série de boîtes de dessous le lit.

Que des boîtes à chaussures qui, probablement, viennent du magasin de mes parents. Qu'est-ce qu'elle peut bien faire d'une telle collection ?

Avant d'ouvrir l'une d'elles, elle m'explique :

— Je collecte les faits divers régionaux. J'en ai gardé aussi quelques-uns nationaux ou internationaux, mais uniquement quand ils sont vraiment intrigants et palpitants, me souffle-t-elle, une lueur de joie illuminant son regard.

Je n'en reviens pas. C'est incroyable. Je connaissais la passion de Mamie pour le crime, elle m'a bercé de ses théories, quand j'étais enfant. Il m'est arrivé parfois de la voir découper un article, mais je ne soupçonnais pas l'existence d'une telle collection. Il y a, dans ces boîtes, tout ce qui est paru dans les journaux locaux et nationaux concernant des affaires de faits divers.

— C'est gigantesque, Mamie.

Elle farfouille dans trois d'entre elles après avoir consulté les intitulés, qui se résument surtout à des dates inscrites au feutre noir à même le carton.

— Ah, voilà ! s'exclame-t-elle en dépliant une feuille de journal jaunie.

Je découvre l'article. Il relate un accident de la circulation qui s'est produit sur la départementale entre Triport et Bonneville. La photo est impressionnante. Une voiture, écrasée, se trouve dans le ravin après avoir fait un tête-à-queue, et une camionnette, stationne en travers de la route.

— Le choc a dû être brutal.

— Le chauffeur et la passagère de la voiture sont morts sur le coup.

Je lis les noms des victimes.

— François et Xavière Dujardin seraient ses parents ?

— Oui.

— Ils n'ont rien à voir avec les Craquelin, ils n'ont pas le même nom.

— Le nom de jeune fille de Xavière Dujardin était Craquelin. Si la vendeuse de la conserverie ne se trompe pas sur Thibault – elle a tendance à prendre ses désirs pour des réalités –, Xavière était sa mère.

— Thibault connaissait Tarteville ! Où était-il le jour de l'accident ?

— Regarde, le couple rentrait à Paris. Il se trouvait peut-être chez les parents de Xavière.

Nous nous levons et emportons la boîte dans la cuisine.

— Tu collectionnes ces articles depuis combien de temps ?

— Des décennies. J'avais dix ans quand j'ai commencé à découper les faits divers dans les journaux.

Quelle drôle d'idée ! Mamie me surprendra toujours. Je m'attable.

— Tu devrais ranger tes boîtes dans un endroit plus discret, Mamie. Franchement, c'est facile à trouver ! Pour un trésor secret, ce n'est pas très bien gardé !

— Mon armoire est pleine. *Mange, tu ne sais pas qui te mangera.*

Je hausse les épaules, mais sa petite phrase m'arrache un sourire.

— J'ai réfléchi ! s'exclame Mamie.

Je lève la tête de mon assiette alors que j'enfourne un morceau de son gâteau moelleux.

— On va accélérer l'enquête !

Je ne prends pas le temps d'avaler ma bouchée et la questionne aussitôt :

— Mais comment, Mamie ?

— Tu te souviens de l'année où ton chat Pompon¹ s'est perdu, et comment nous l'avons retrouvé ? Eh bien, nous allons faire la même chose. Nous allons interroger toute la ville, rassembler un maximum d'éléments, de témoins, d'informations sur ce mystérieux Thibault Dujardin. Ensuite, nous les donnerons au capitaine, ça lui fera gagner quelques jours.

— Quelques jours ne suffiront pas, je le crains.

— *Qui ne tente rien n'a rien*, ma petite-fille. Plus vite la gendarmerie trouvera le coupable, plus vite tu auras ton argent, et surtout, plus vite ils laisseront tes parents tranquilles.

— Tu crois ?

Je parcours l'article dans les moindres détails.

— Regarde, Mamie, il y a le nom de la personne qui a causé l'accident. Un certain Jean Lemoine.

— Montre-moi. En effet, pauvre homme.

Je dénêche un deuxième article.

— Il était soûl. Il a dû être jugé, non ?

1. Référence à la nouvelle intitulée *Le mystère du chat disparu*, publiée dans la compilation : *Coffret cosy mystery culinaire*

— Et si ton Thibault était venu pour se venger ?
s'interroge Mamie à voix haute.

— Tu penses ? Ça expliquerait en partie pourquoi
il m'a menti sur son hôtel.

— Saperlipopette ! On tient peut-être une piste, ma
petite fille.

— Je peux tout ranger dans le placard du haut, si tu
veux. Personne n'ira fouiller là-haut.

— Pourquoi pas ? Je ne les consulte pas souvent
tous ces vieux papiers.

Nous gardons la boîte qui contient les articles sur
l'accident, puis je monte sur un petit escabeau. Mamie
me tend les autres une à une.

— Je défie quiconque d'imaginer qu'il y a un trésor
d'informations au-dessus de nos têtes.

Mamie me sourit et s'exclame :

— Allez, on y croit !

9

Je passe à l'hôtel Les Falaises. Leslie est surprise de me voir. Elle me fait un signe alors qu'elle se débat avec un client retors au téléphone.

La conversation finie, elle raccroche et me regarde, gênée.

— Tu as du nouveau au sujet de ton financement ?

— Non, mais j'ai décidé de me mêler de l'enquête. Plus vite les gendarmes trouveront le coupable, mieux ce sera pour la vente du magasin de mes parents. Et les tiens, ils proposent quoi ?

— Écoute, ils sont très embêtés, désolés pour toi, même, mais ils ne peuvent pas attendre. Mercredi prochain, les travaux à l'Albatros commencent et ils doivent verser une avance de vingt-cinq pour cent.

La nouvelle me fait l'effet d'un coup de poignard dans le cœur. Je m'accroche au comptoir de la réception.

J'essaie de contrôler ma respiration. C'est ce que m'a conseillé mon médecin. Je respire lentement, à plusieurs reprises, cela me permet parfois d'éviter les tics.

— Tu veux t'asseoir ?

Leslie, connaissant ma maladie, me saisit par l'épaule et m'avance un fauteuil dans lequel je m'écroule. Je tente de me calmer. Je suis atteinte d'une forme du syndrome de Gilles de la Tourette, ce qui se traduit par des crises. Je n'encaisse rien, et il m'arrive d'exploser pour des raisons qui peuvent paraître anodines. Dans ces moments-là, je perds le contrôle et deviens impulsive. En grandissant, j'ai appris à maîtriser un peu plus les fluctuations de mes émotions, mais j'ai encore de temps en temps des tics et des bégaiements quand la situation monte en intensité.

— Cinq jours, tu te rends compte ? C'est foutu, je n'aurai jamais de restau.

— Ne dis pas ça. J'ai fait mon possible pour obtenir ce délai.

Elle me fixe avec une telle expression d'impuissance et de regret que je me redresse.

— Je vais retrouver cet assassin, et cet idiot d'acheteur ne pourra plus se dégonfler.

D'un bond, je me lève, alors que Leslie recule. J'ai tout à coup l'impression d'être folle. Je me souviens de lui demander :

— Peux-tu me dire si tu as eu un client du nom de Thibault Dujardin, ici ?

— Attends, je regarde le registre ! Quel jour ?

— Le jour de mon arrivée, à partir de lundi !

Elle pianote sur le clavier de l'ordinateur et passe en revue l'agenda de réservation tout en suivant la liste des clients avec le curseur de la souris. Elle vérifie les enregistrements du lundi plusieurs fois.

— Non. Aucun nom comme ça. As-tu cherché dans tous les hôtels ?

— Non, mais comme j'ai rencontré la victime dans le train et qu'il m'a dit qu'il séjournait à l'Albatros, j'ai pensé qu'il avait confondu avec ton établissement et réservé aux Falaises.

— C'est vrai que ça se produit souvent. Écoute, si tu veux, je peux appeler les collègues, je saurai vite dans quel hôtel il était descendu. Ne bouge pas, je le fais

tout de suite. C'est l'heure creuse, les nouveaux clients n'arriveront pas avant 18 h, maintenant.

Tandis que Leslie passe ses coups de fil, je rassemble mes idées. Thibault m'a menti sur le nom de l'hôtel... Que venait-il faire à Tarteville de si secret ? Se venger du conducteur qui a percuté le véhicule de ses parents ou simplement le rencontrer ? Le conducteur aurait-il pris peur et, craignant des représailles, l'aurait-il tué ? Comment le chauffeur l'aurait-il repéré ? Il ne le connaissait pas. Thibault l'aurait-il contacté avant de venir ? L'article suggère bien qu'il a été assassiné dans le magasin de mes parents. Qui est ce Jean Lemoine ?

Forte de toutes ces informations, je sens qu'il me faut tout confier au capitaine, car, franchement, je ne vois pas comment Mamie et moi pourrions démêler seules cette affaire. Au moment où je me prépare à partir, Leslie raccroche et annonce :

— Devine où il était descendu.

Je m'attends à tout.

— Au Grand Hôtel !

— Il avait les moyens.

— Il est mort, et pour l'instant, personne ne s'est proposé pour payer la facture. Heureusement que j'ai

mes entrées dans l'hôtel, parce que ce ne sont pas des renseignements qu'on donne facilement.

— Sais-tu si les gendarmes sont passés au Grand Hôtel ?

— Attends, je me renseigne.

Elle me répète ce que l'on vient de lui apprendre par téléphone.

— À la suite de l'article, hier matin, parce que leur client s'était volatilisé !

Donc, le capitaine n'était pas encore sur cette piste avant le signalement du Grand Hôtel. Cependant, à présent qu'il a localisé le cadavre, il va m'accuser d'avoir menti. Il me faut lui parler immédiatement.

— Je te laisse, je vais à la gendarmerie.

Le capitaine me reçoit avec amabilité. Il me déclare qu'il voulait me convoquer pour éclaircir quelques points. Je lui déballe tout ce que nous avons découvert avec Mamie. Il semble circonspect.

— Il vous a menti sur le nom de l'hôtel dans lequel il comptait descendre ? Pourquoi, à votre avis ?

— Je me demande maintenant s'il ne m'a pas reconnue... Je veux dire par là qu'il aurait pu m'apercevoir au magasin de mes parents quand nous étions plus jeunes.

— Vous pensez ? Cependant, vous ne l'avez pas reconnu vous-même ?

— Vous non plus.

Il fronce les sourcils.

— Et de toute façon, il ne fréquentait pas la primaire de Tarteville.

— Pourquoi vous immiscez-vous dans quelque chose qui ne vous regarde pas ? Vous connaissiez la victime...

— ... Je vous l'ai déjà dit, je l'ai rencontré dans le train deux jours avant sa mort. Ce n'est pas vraiment ce que j'appelle « connaître » quelqu'un.

— Admettons. Cependant, vous l'avez envoyé dans la boutique de vos parents.

— Ce n'est pas ce que j'ai déclaré, je l'ai informé que mes parents liquidaient le magasin et qu'il pouvait y faire une bonne affaire. Il avait besoin de chaussures de marche.

Il affiche une expression qui semble vouloir dire : « Ben voyons ! »

— Et comme par hasard, il meurt dans la boutique, un soulier au pied.

— Pur hasard, comme vous dites.

— Moi, je crois plutôt qu'il y a une suite d'éléments cohérents.

Je dois avoir les yeux qui sortent de la tête devant un raisonnement aussi absurde.

— Il est mort de quoi ?

— Empoisonné aux barbituriques. Poison très commun, ajoute-t-il, épiant mes moindres réactions. Je vous apprends quelque chose ?

Cela confirme ce que j'ai entendu le médecin légiste lui annoncer le jour du meurtre. Je le vois venir. Mes parents et moi serions les assassins ?

— Et comme par hasard, vous savez dans quel hôtel il séjournait, bien que vous ayez inventé l'Albatros.

— Non, oui, enfin, je croyais qu'il allait à l'Albatros. C'est la victime elle-même qui m'a donné cette information.

— Dans ce cas, comment avez-vous appris qu'il était descendu au Grand Hôtel ?

Je ne veux pas lui indiquer ma source, alors j'improvise :

— Par le journal.

— Ce n'est pas mentionné dans l'article.

Zut. Maintenant il a une raison de croire que je mens depuis le début. De dépit, j'invente encore.

— Ma grand-mère a été renseignée par un ami qui travaille à l'hôtel.

— Vous n'échapperez pas à la justice. La seule chose qui me manque, c'est le mobile ! J'y réfléchis.

Il est culotté de m'annoncer sans transition que nous constituons sa piste privilégiée. Il se trompe, et je suis sûre que Mamie trouvera une façon de lui rabattre son caquet !

— Votre famille est sous surveillance. Je vous demande de ne pas quitter Tarteville. Pas de petit voyage à Paris...

— Je suis de retour ici pour ouvrir un restaurant, pas pour empoisonner des personnes que je ne connais pas !

Il sourit, et son sourire m'énerve.

— Je vous ai à l'œil.

Je pars furieuse de la gendarmerie et vraiment déçue. Les gens ne sont jamais comme nous les imaginons.

10

Sur le trottoir, Mamie se cramponne au portail, une main plongée dans sa boîte aux lettres.

— Tu te rends compte, Mamie ! Quel mufle, ce capitaine, moi qui le trouvais gentil !

— L'*habite* ne fait pas le moine.

Je fixe Mamie et grimace, choquée.

— J'ai bien dit l'*habite* !

Nous explosons de rire.

Elle extrait trois enveloppes de la boîte, des factures.

— Tu n'as pas la clé ?

— Elle est sur le jeu que j'ai prêté à ton père, il insiste pour verrouiller la porte quand on sort.

Nous pénétrons dans la cuisine.

— Ça fait du bien, Mamie.

— Bou Diou, nous sommes sur terre aussi pour nous marrer !

Elle m'offre un de ses sourires les plus complices et pose les lettres sur la table.

— Le capitaine en est où exactement ?

— Pas plus avancé que nous, il l'a pisté jusqu'au Grand Hôtel. J'étais d'ailleurs déçue qu'il le sache déjà. Je pensais l'en informer.

— Il te l'a certainement fait croire pour ne pas avoir l'air d'un crétin. Les hommes aiment s'imaginer qu'ils sont plus intelligents que nous.

— Malheureusement, il ne m'a rien appris de plus. Cependant, j'ai compris pourquoi, il avait confisqué les tasses sales.

— Nous avons du temps devant nous. J'te fais un chocolat chaud ?

Mamie s'affaire dans son buffet 1950 tandis que je récapitule mentalement tous les derniers éléments.

— Laisse tomber le chocolat, Mamie. Je pars fouiner au Grand Hôtel, je peux prétexter de voir ma future cheffe. À cette heure-ci, elle devrait être en pause.

— Ne mentionne pas ça, elle pourrait avoir des ennuis.

— Oups, oui, ce n'est pas le moment qu'elle perde son poste.

Alors que j'enfile ma veste, Mamie me lance :

— Pendant ce temps-là, je vais aller trouver ce Jean Lemoine.

J'escalade la falaise à grandes enjambées par l'escalier de la plage. Un soleil chaleureux irradie le paysage, les goélands virevoltent et glissent dans le ciel bleu parsemé de nuages joufflus.

Pourquoi Thibault est-il venu en ville ? Et surtout, pourquoi ne voulait-il pas être reconnu ?

Tandis que je gravis le petit chemin qui borde les jardins de l'hôtel, j'aperçois Alexandra, la cheffe, assise sous un large parasol. Elle discute avec un homme plus jeune qu'elle, fumant une cigarette et vêtu tout de blanc, comme elle.

Je lui adresse un signe discret de la main. Elle se lève et m'invite à les rejoindre, puis me présente son sous-chef. Après quelques politesses et banalités, son collègue s'éclipse. Je peux enfin lui parler.

— Merci de ne rien avoir mentionné, me dit-elle, personne ne sait que j'ai l'intention de quitter mon poste.

Sa phrase me contrarie, car, pour l'instant, je n'ai pas les moyens d'acheter un restaurant ni de l'embaucher. J'esquive adroitement le sujet et enchaîne sur la raison de ma visite.

— J'attends la réponse des banques, cependant, j'ai quelques questions à te poser sur un client de l'hôtel.

— Un client ? Lequel ?

— Celui qui est mort.

— Ah ?

Apparemment, Leslie ne lui a rien dit. Tant mieux. Je lui montre la photo Facebook de Thibault.

— L'as-tu vu ?

— Ah oui, il a pris son petit déjeuner au bord de la piscine.

— Tu fais les petits dej ?

— Exceptionnellement. Nous recevons une équipe d'architectes toute cette semaine. Je les prépare donc pour eux.

— Combien sont-ils ?

— Huit. Du coup, certains clients de l'hôtel ont préféré s'installer en terrasse ou autour de la piscine plutôt qu'au bar. Le groupe a réservé le bâtiment de la salle à manger dans lequel on sert habituellement ce repas. Une chance qu'il fasse beau.

— C'est lequel ?

— Le plus petit là-bas. Les fenêtres donnent d'un côté sur la piscine, de l'autre sur les falaises.

Je contemple le bâtiment tout en m'interrogeant sur l'identité de ces architectes. Je ne perds pas mon temps à lui poser la question, elle ne le sait sûrement pas. Je demanderai à Leslie de s'informer.

— C'est lui qui est mort ?

— Oui.

— Je l'ai aperçu hier matin alors que je quittais les cuisines.

— Que faisait-il ?

— Rien. Il regardait la mer. Il m'a semblé plein de nostalgie.

— C'est tout ?

— Le matin de sa mort, je suis sortie des cuisines par l'arrière pour me rendre aux toilettes. J'ai vu un homme traverser la terrasse de la piscine et s'arrêter près de la table de ton type que j'avais vu en partir quelques minutes plus tôt, me confie-t-elle, pointant du doigt la photo de Thibault. Un de ses gestes m'a intriguée. Il a plongé une main dans sa poche au moment où il pénétrait dans la salle à manger.

— Où était Thibault ?

— Aux toilettes, peut-être, il en sortait quand j'y suis entrée.

— Tu peux me décrire cet homme ?

— Un grand brun, aux mâchoires carrées. Incroyablement beau et séduisant, c'est pour cela que je l'ai remarqué, précise-t-elle avec un petit rire retenu.

— Sais-tu ce qu'il faisait là ?

— Aucune idée. Je me souviens uniquement qu'il a jeté un regard à la salle dans laquelle les architectes se réunissent chaque jour avant d'y entrer à son tour. Il cherchait quelqu'un, *a priori*, parce que finalement, il a discuté avec l'un deux. J'ai pensé qu'il faisait partie de la conférence. Le groupe monopolise la salle pendant toute la semaine.

J'observe le bâtiment, mais nous sommes trop loin pour que je puisse distinguer les personnes présentes à l'intérieur.

— Quand partent-ils ?

— Vendredi soir. Je ne suis pas mécontente.

Je descends de l'hôtel par la route – c'est moins beau, mais plus court – pour arriver avant l'heure du dîner chez Mamie afin de faire un point !

Celle-ci trépigne, impatiente de me raconter ses découvertes. Elle me sert un verre de cidre et m'invite à

m'asseoir dans un des transats sous le pommier de son jardin.

— J'ai rencontré Jean Lemoine. Un vieux monsieur charmant.

— Vieux ?

— Ben oui, il n'avait pas loin de soixante ans le jour de l'accident, alors, je te laisse compter...

Il est de quelques années son cadet, mais elle feint de l'ignorer. Ce sont toujours les autres qui vieillissent, pas elle.

— Je lui ai montré la photo de Thibault, il a d'abord nié le connaître, mais j'ai insisté, et, petit à petit, il m'a confié qu'il l'avait eu au téléphone il y a deux ou trois ans.

— À quelle occasion ?

— Quand Thibault l'a contacté, il a dit qu'il voulait le rencontrer. Jean Lemoine a refusé. Il n'avait rien à lui dire. Il ne se rappelle pas vraiment le moment de l'accident.

— Je le comprends. Qui a envie de se souvenir d'un instant aussi tragique ? L'accident a coûté la vie à deux personnes.

— Et Lemoine ne s'en est pas tiré indemne, il a eu quelques os brisés et huit mois l'hospitalisation.

— Vu la photo dans le journal, ce n'est pas surprenant.

— Il pensait s'être débarrassé de Thibault... Mais un beau matin, un jeune homme s'est présenté au portail de sa maison.

— Thibault ?

— Oui, et c'était il y a trois semaines !

— Pas possible !

— Lemoine m'a révélé que Thibault avait été très poli et gentil, mais que ce comportement n'avait pas suffi à le rassurer. Il s'est méfié parce qu'il aurait trouvé plus normal que Thibault le haïsse ou au moins lui en veuille. Mais rien de tout ça. Et cette visite l'a perturbé.

— Mais pourquoi voulait-il le voir ?

— Lemoine lui a posé la même question. Et tu sais ce que Thibault a répondu ? « Pour mettre un visage sur la mort. »

— C'est lugubre !

— Depuis, Lemoine dort mal, sursaute pour un rien, il est très anxieux et sur le qui-vive. Il m'a fait de la peine. Alors, je lui ai annoncé que Thibault était mort.

— Comment a-t-il réagi ?

— D'une manière étrange. Il a haussé les épaules et a murmuré : j'ai détruit une famille.

— Tu crois qu'il craignait une vengeance de Thibault ?

Mamie déguste son cidre puis repose son verre sur le muret du verger.

— Possible. Si c'est le cas, Lemoine a pris les devants. Tu as bien entendu le médecin légiste suggérer un empoisonnement, le jour du drame ?

— Oui, le capitaine me l'a confirmé : barbituriques. Ça me revient maintenant, lors du voyage en train, nous avons abordé nos études avec Thibault. Il m'a dit qu'il avait suivi un cursus en droit. Avait-il un plan pour poursuivre Lemoine en justice ?

— Peu probable. À l'époque, Lemoine a été jugé et condamné à deux ans de prison ferme. C'est ce qu'il m'a confié.

— Il faut creuser, Mamie. Tu sais comme les gens n'aiment pas le passé qui fâche. J'imagine que si on lui avait donné une chance de se débarrasser d'un revenant accusateur, il aurait pu la prendre.

Mes parents nous rejoignent, ils sont très agités. Elle a raison, mamie, ils ne tiennent pas en place et deviennent insupportables.

Mon père a une dent contre le capitaine qui lui semble bien pointilleux et suspicieux à notre égard. Nous rallions tous ensemble la cuisine de Mamie, car l'heure du dîner approche.

— Ce capitaine nous prend pour des sociopathes ou quoi ? s'énerve ma mère, tout en rinçant une salade.

— Vous voulez des anchois pour l'apéro ? demande Mamie à la cantonade.

— Il me soupçonne aussi, papa.

— Quoi ?

— Je pense qu'il n'a pas de piste sérieuse, alors il s'acharne sur les personnes qui se trouvaient sur le lieu du crime. La victime a succombé à un empoisonnement.

— Ça m'étonnerait fort qu'il ait été intoxiqué dans le magasin de ton père. Avec quoi ?

— Une chaussure ?

Mamie pouffe tandis qu'elle arrange les anchois marinés dans un petit plat.

— Nous avons tous besoin d'un remontant et de nous détendre ! ajoute-t-elle.

Ma mère s'essuie les mains.

— Vous avez raison, Jackie.

— Le capitaine fait fausse route. Nous avons appris que la victime était un petit-fils de la veuve Craquelin.

— Ce n'est pas le nom qui a été imprimé dans le journal. Thibault n'est pas un Craquelin...

— Sa mère était une Craquelin, le coupe Mamie, vous souvenez-vous de ce terrible accident entre Bonnevillle et Triport, y a vingt ans ?

— Oh, mais oui ! Une tragédie, et ce pauvre petit devenu orphelin, s'apitoie ma mère.

— Eh bien, c'est lui, Thibault Dujardin.

Mes parents font des yeux de merlan frit.

— Tu as connu sa fille, Claude, non ?

— Oui, on était à la communale en même temps. Une fille calme et effacée. Ses frères, Hubert et Benoît Craquelin, étaient beaucoup plus jeunes qu'elle. L'un a repris la fabrique, et l'autre est devenu architecte, Benoît, je crois. Ils doivent avoir une bonne quarantaine à présent.

— Architecte ?

— Oui. Il a rénové la mairie de Fécamp, il y a quelques années. Je me souviens de l'avoir lu dans le journal.

Papa nous sert l'apéritif. En silence, nous dégustons les petits poissons sur des tartines grillées.

— Toujours rien du côté de l'acheteur, papa ?

— Il a la tête dure. Je crois qu'il craint que le cadavre ne lui porte malheur.

— Tu sais que dans ce métier, on est superstitieux, signale ma mère.

— Avec Mamie, nous tentons de trouver le maximum d'informations sur Thibault.

— Pour quoi faire ? interroge ma mère, la bouche pleine.

— Pour faire accélérer l'enquête.

— Vous croyez que le capitaine va écouter vos théories ? Basées sur quoi ?

— Vous avez besoin de vendre pour partir, et ta fille a besoin d'un prêt pour se lancer, Claude, réplique Mamie avec vigueur.

Mes parents nous fixent comme si, par une opération du Saint-Esprit, nous débarquions d'une autre planète.

— N'allez pas non plus vous mettre dans une galère, prévient mon père, enquêteur, c'est un métier, et puis le capitaine pourrait le prendre très mal.

— Oh, ça, c'est le dernier de mes soucis !

— Maman ! Ça retomberait sur nous, s'agace mon père. N'envenimez pas la situation ; les Craquelin for-

ment l'une des familles industrielles les plus anciennes de la région.

— C'est déjà assez compliqué comme ça ! proteste ma mère.

Nous buvons en silence et réorientons la conversation sur l'Espagne.

11

Le dîner terminé, chacun se retire dans sa chambre. Mes parents et moi sommes installés à l'étage, parce que mon père a déjà empaqueté les affaires et les gros meubles et les a envoyés en Espagne. Du coup, mes parents passent de plus en plus souvent la nuit chez Mamie, afin de s'assurer plus de confort.

En attendant d'emménager définitivement à Tarteville, je séjourne dans la petite chambre qui servait à mon père jusqu'à ce qu'il se marie, et qui est devenue la mienne ensuite. Je suis allongée dans le simple lit à barreaux en métal blanc dans lequel nous avons dormi toute notre enfance. De ces époques, il reste un coffre en bois peint en bleu et blanc qui contient mes jouets. Je me retourne plusieurs fois dans le

lit, dont les ressorts grincement. Impossible de trouver le sommeil. Je rumine chaque information que Mamie et moi avons amassée.

Je rallume la lampe de chevet et navigue sur Facebook. Il me vient l'idée de rechercher la famille Craquelin. Je tombe rapidement sur la page de la fabrique Craquelin, que je m'empresse d'explorer. La biscuiterie propose de nouveaux produits, par exemple : le cookie caramel beurre-salé ou encore aux pépites de chocolat et à la cannelle. Je reconnais la traditionnelle tuile au beurre d'Isigny et le biscuit sandwich crème normande. Deux grands classiques de mon enfance.

Je découvre un article du *Paris-Normandie*, posté par la société et accompagné d'un portrait d'Hubert Craquelin, le directeur de l'entreprise. L'article date d'il y a trois ans. Je le télécharge avant de poursuivre mes recherches. Je tombe sur une photo de son frère, Benoît. Il est aussi blond qu'Hubert est brun. Il est bien architecte, ce qui confirme l'information de mon père. Il paraît moins beau que son frère malgré un visage plus structuré. Peut-être que son expression de douceur qui transparaît sur le cliché ne le met pas en valeur.

Excitée par mes recherches plutôt fructueuses, je descends l'escalier sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller mes parents, en m'éclairant de la torche de mon smartphone. J'atteins le rez-de-chaussée. Un rai de lumière sous la porte de la chambre de Mamie m'interpelle. Je frappe et murmure le plus fort possible :

— Mamie, tu dors ?

— Non.

— Je peux entrer ?

— Oui.

Mamie, assise dans son lit contre une ribambelle de coussins, pose son livre sur sa table de nuit.

— Viens ici, me dit-elle, en tapotant la couette moelleuse du plat de la main.

Je ne me fais pas prier et m'installe confortablement à ses côtés, puis je lui montre l'écran de mon portable.

— Regarde, j'ai trouvé la famille Craquelin. Ce sont les deux frères, Hubert et Benoît.

— Ils sont devenus de beaux hommes, commente Mamie.

— On s'en fout.

— Demande à Leslie de se renseigner.

— Je pourrais aussi soumettre ces photos à Alexandra. Elle prépare les repas pour la conférence des architectes depuis lundi.

— Elle passe son temps en cuisine ! Elle n'a pas l'occasion de voir les clients.

— Si, elle s'occupe aussi du petit déj et elle circule pas mal dans l'hôtel en matinée. Je n'y ai prêté aucune attention sur le coup, mais maintenant que j'y pense... quand j'étais chez le notaire avec les parents, j'ai vu écrit sur un des dossiers de son bureau : *Succes-sion Craquelin*. On pourrait imaginer que Thibault Dujardin était venu à Tarteville pour se rendre à son étude.

— Et le notaire l'aurait empoisonné ? réplique Mamie, ironique.

Nous contemplons les photos des deux frères Craquelin.

— Ton père a bien dit qu'Hubert et Benoît étaient les frères de la mère de Thibault ?

— Oui.

— Et s'ils s'étaient débarrassés de lui pour toucher la part de leur sœur ? émet Mamie. Ça ferait un sacré mobile ça, Charlotte.

— Les gens tuent souvent pour de l'argent.

— Crois-tu que le capitaine ait envisagé cette hypothèse ?

— Je sais qu'il a enquêté à l'hôtel et interrogé plusieurs employés. Je me renseigne demain.

— Tu peux dormir avec moi, si tu veux.

Je me réveille, fatiguée et seule. Mamie est une lève-tôt. Une fragrance de café me chatouille les narines. Je m'attends à voir un chat sauter sur le lit, mais soudain, je me souviens que celui de Mamie est mort l'été dernier.

Je me lève, triste, et me dirige vers la cuisine.

— Tu as bien dormi, ma petite fille ?

— Oui.

Je l'embrasse.

— Les parents ne sont pas réveillés ?

Elle me regarde avec tendresse.

— T'as vu l'heure ? Ils sont partis faire une marche. Ils ne tiennent plus en place depuis la fermeture du magasin.

— Oh là là, je fonce m'habiller et je cours à l'hôtel.

— N'oublie pas de passer voir le capitaine pour l'informer de nos dernières trouvailles.

Je me précipite dans la salle de bains, prends une douche puis enfle des vêtements en vitesse.

Si je n'avais pas ce problème d'argent, je pourrais croire qu'aujourd'hui est le plus beau jour de ma vie. Le ciel est d'un bleu sûr de lui et sans nuages. Je me dirige vers la plage où les goélands chaperonnent les touristes dans l'espoir de rafler leur petit déjeuner. Leur vigilance accrue m'amuse. J'emprunte l'escalier de la falaise de l'aval, puis suis le chemin qui mène jusqu'au Grand Hôtel.

Comme je ne vois pas Alexandra, je décide de me faufiler par l'entrée de service et de m'infiltrer dans les cuisines. Je parcours ce labyrinthe le plus discrètement possible. Une fois sur le pas de la porte des cuisines, je passe la tête à l'intérieur. L'équipement et le matériel sont bluffants : quatre pianos à gaz ; des casseroles professionnelles en veux-tu, en voilà ; dix fours à chaleur tournante ; des plaques chauffantes ; des grilles... Je suis éblouie et cela me fait craindre qu'Alexandra ne veuille pas quitter ce paradis des chefs. Je l'aperçois et lui adresse un signe. Elle me regarde, horrifiée, et se précipite sur moi.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Tu ne peux pas rester.

— Il faut que je te parle.

— Attends-moi dans le jardin. J'arrive dans cinq minutes.

Je m'attable sous un des grands parasols blancs, contemple la mer et la ville à mes pieds. Alors que je réfléchis à la façon dont je vais m'habiller pour la fête de ce soir, l'anxiété me gagne. Paniquée, j'appelle Kevin.

— Oui, ma belle Charlotte ?

— Kevin, je ne peux pas venir à ta soirée, je n'ai rien à me mettre ! C'est horrible.

— Tu as bien un truc noir ?

— Une robe. Je la portais pour mon entretien d'hôtesse de l'air. Mais c'est un si mauvais souvenir...

— Parfait. Demande à Jackie de te prêter ses colliers. Les plus gros et les plus longs. C'est vintage, ça va *booster* ta robe et lui donner de la classe et du chic. Fais-moi confiance, Cendrillon.

— Mais lesquels ?

— Je passerai te prendre, et on choisira ensemble. J'entends sa sonnette irritante tintinnabuler.

— Oups, j'ai une cliente. J'te laisse. À ce soir.

Mon anxiété ne diminue pas. Alexandra s'assied à mes côtés.

— Des nouvelles, côté restau ?

— Pas encore, je voudrais te poser quelques questions sur le groupe d'architectes.

Elle semble rassurée.

— J'ai eu peur que tu viennes m'annoncer une mauvaise nouvelle.

Je rougis, je dois être de la couleur d'un coquelicot. Si elle savait... Mal à l'aise, je poursuis le but de ma visite.

— Ne t'inquiète pas. Non, je... Si je te montre la photo d'une personne, pourrais-tu me dire s'il fait partie du groupe d'architectes ?

— Je ne sais pas si je les ai tous vus, cependant, je peux essayer.

Je sélectionne le cliché de Benoit Craquelin, le lui tend.

— As-tu vu celui-là ?

Elle étudie son visage avec attention.

— Oui.

— Tu es sûre ?

— Oui. Il est très sympathique. Le premier jour, il est venu nous remercier en cuisine au nom de toute son équipe.

— Et celui-ci ?

Je lui montre la photo d'Hubert Craquelin.

— Je ne l'ai vu qu'une seule fois.

— C'est-à-dire ?

— C'est lui qui se trouvait sur la terrasse de la piscine mercredi matin.

— Il fait partie du séminaire d'architectes ?

— Je ne sais pas. Je ne l'ai vu qu'une seule fois, je te dis. Je passe plus de temps en cuisine qu'en salle.

— Merci, Alexandra.

— Pas de quoi. Tu sais, le personnel de l'hôtel raconte que ta famille est mêlée à ce meurtre.

— N'importe quoi ! Il est mort dans notre magasin, c'est tout. Et crois-moi, mes parents s'en seraient bien passés. Les gendarmes manquent d'imagination !

— C'est aussi très embêtant pour ton projet de restaurant, non ?

Je fais la maligne et clos le sujet avec un clin d'œil :

— Toute publicité gratuite est bonne à prendre.

— J'espère que nous travaillerons bientôt ensemble, conclut-elle.

Je la rassure et redescends en ville. En chemin, j'appelle Leslie et lui demande si elle peut me trouver les noms des architectes du séminaire. Elle râle un peu puis m'annonce :

— Mes parents ont eu une proposition pour la pizzeria, ce matin. Et toi, tu en es où avec les tiens ?

— Oh, Leslie, est-ce qu'ils peuvent attendre... ? Tu m'avais dit que j'avais quatre jours !

— Tu restes prioritaire, mais il faut vraiment que tu signes lundi au plus tard.

Je raccroche, désabusée, avant de me rendre compte que je suis devant la gendarmerie.

Complètement déprimée par la situation, je décide de ne pas parler au capitaine. De toute façon, que ferait-il de nos informations ? Je ne vais pas perdre mon temps avec quelqu'un qui m'écouterait d'une oreille distraite et avec un sourire condescendant. Je préfère réserver mon énergie à démêler nos hypothèses.

12

Le manoir se dresse, majestueux, telle la silhouette d'un château de conte de fées planté au milieu des champs. Ses colombages sombres ornent la façade du logis principal, créant un motif complexe de bois et de plâtre qui semble avoir défié le temps. Les tourelles d'escalier, hautes et élancées, pointent vers le ciel, tandis que les toits pentus s'inclinent sous le poids du crépuscule. Des lucarnes ouvragées décorent ces derniers, yeux curieux qui donnent l'impression de nous observer. Si Mamie voyait ça !

En entrant dans la propriété, un frisson m'envahit, je tire sur l'ourlet de ma robe noire, réajuste mon collier de grosses perles rouge cerise. Ce lieu ne m'est

pas inconnu. Je comprends soudain où je me trouve et me tourne vers Kevin.

— Tu ne m'avais pas dit qu'on allait chez les Craquelin !

— Chez Hubert Craquelin ! Je ne suis pas ici pour lui, mais pour Dimitri. Tu vas voir, il est beau comme un dieu.

Je soupire. Il va encore me planter au beau milieu de la soirée avec des gens que je ne connais pas. À quoi bon me plaindre ? Je lève les yeux au ciel et réfléchis... Je pourrais peut-être tirer parti de la situation et en profiter pour espionner un peu. Et pourquoi ne pas fouiner dans le bureau de cet Hubert Craquelin ? Je trouverai peut-être un début de piste ou une réponse à nos questions. Je me réjouis de cette idée et retrouve mon sourire tandis que nous entrons dans un vestibule qui m'impressionne par sa taille : il est dix fois plus grand que la cuisine de Mamie.

Un vestiaire se tient sur notre droite, mais comme Kevin et moi n'avons rien à y laisser, nous passons directement dans un immense hall, d'une hauteur de plafond qui donne le vertige. Une coursive, accessible par un escalier en bois massif, sert de bibliothèque. Au milieu des étagères de livres, un DJ s'est installé.

Un homme d'une quarantaine d'années, très brun et d'une beauté stupéfiante, nous accueille. Si je ne me trompe pas, c'est Hubert Craquelin, le propriétaire du manoir. Il nous salue.

— Bonsoir, Kevin. À qui ai-je l'honneur ? lui demande-t-il en me dévisageant.

— Charlotte Latourette, ma meilleure amie et par ailleurs poète.

— Nous apprécions les poètes dans cette maison. D'ailleurs, j'aimerais créer un biscuit poétique.

— Une madeleine, dis-je, pour oublier que je rougis.

— Excellente idée ! Je note, je note. Amusez-vous, réjouissez-vous, les amis, nous enjoint-il. Puis il s'empresse d'accueillir les invités suivants.

Elle a raison, Alexandra, il est très séduisant. Il possède un regard sombre et velouté, avec un je ne sais quoi dans le sourire qui attire comme un aimant et fait étrangement saliver. Nous nous éloignons, et je murmure au creux de l'oreille de Kevin :

— Je ne suis pas poète, Kevin, j'ai étudié la poésie.

— Je sais, ma Charlotte, mais poète, ça fait tout de suite plus *glamour*.

Ce qu'il peut être Bling-bling par moments !

Des hommes vêtus d'un pantalon noir et d'une chemise blanche déambulent avec de grands plateaux couverts de coupes de champagne. Nous en attrapons une.

Kevin trinque avec moi et me souffle d'une voix surjouée, tel un acteur de théâtre :

— Ils savent vivre les Craquelin ! Oh, mais qui vois-je ? Dimitri !

Il fonce sur lui et m'entraîne dans son sillage.

— Dimitri, je te présente ma meilleure amie, Charlotte.

— J'adore ce collier, me dit-il, de la bakélite ! C'est tellement *vintage* !

C'est clair que *vintage* fait plus chic que de dire que je porte les vieux bijoux de ma grand-mère. L'idée me fait sourire. Il me sourit en retour, et je remarque ses dents, parfaites et blanches comme de la neige.

— Venez avec moi au buffet, il y a des verrines mortelles, nous informe-t-il.

Un snob doublé d'un goinfre, plutôt beau mec. Tandis que Kevin et Dimitri se ruent sur les verrines bicolores – vert et rose –, j'appelle Mamie.

— Mamie, tu ne devineras jamais où je me trouve !

— À une fête, tu me l'as dit.

— Ah oui, mais pas n'importe laquelle !

Je baisse d'un ton.

— Je suis au manoir d'Hubert Craquelin.

— C'est pas croyable.

— Qu'est-ce que tu en penses, si je fouinais un peu ?

— D'accord, mais sois prudente.

— Je vais attendre que tout le monde soit bourré et que la musique commence. Il y a un DJ, et le champagne coule à flots. Ça devrait le faire rapidement.

— Veinarde. N'oublie pas d'en profiter quand même, ma chérie.

— Je te rappelle dès que je trouve le bureau.

J'attrape une verrine et engage la conversation avec mes deux tourtereaux.

— Tu vivais à Paris ? me demande Dimitri, sur un ton admiratif.

— J'y ai fait mes études.

— Papa ne veut pas que j'y aille. J'étudie à l'École supérieure d'Art et Design du Havre. Comme c'est lui qui paie, je n'ai pas le choix. Pourtant, j'en rêve. Un jour, peut-être...

— Je t'y emmènerai, lui susurre Kevin.

Ce qui lui vaut un baiser de Dimitri. Kevin poursuit :

— Charlotte s'installe à Tarteville, elle va ouvrir un restaurant pour poètes.

— La chasse aux étoiles ? demande Dimitri.

— Ha ha ! s'esclaffe bêtement Kevin.

Ce qu'il a l'air niais quand il est amoureux !

Dimitri discute avec un groupe de quatre garçons qui semblent le connaître. Kevin me souffle à l'oreille :

— Alors, comment tu le trouves ?

— Mignon, mais un peu snob, non ?

— En privé, pas du tout, c'est parce qu'il est timide.

— L'important, c'est qu'il te plaise, Kevin.

— Oh là là, tu ne peux pas savoir l'effet qu'il me fait.

— J'ai remarqué.

— J'en tremble rien que de penser à ses baisers. Ils sont exquis, doux comme de la soie, chauds comme une brioche, parfumés comme du jasmin.

Mon Kevin délire alors que je vois Dimitri, tout sourire, revenir vers nous.

Du haut de la cursive, le DJ envoie le son, et les invités, échauffés par le champagne, se ruent sur la piste de danse. Un parquet magnifique et brillant.

Je fais quelques pas avec les garçons avant de m'éclipser.

Je demande un verre d'eau à l'un des pingouins qui officient derrière le bar et m'aventure dans un couloir.

Les murs doivent être épais, ou les pièces bien insonorisées, car plus je m'éloigne et moins je perçois la musique qui rendrait pourtant l'ouïe à un malentendant.

Après avoir ouvert quelques portes au rez-de-chaussée et découvert une salle de gym, un salon *cosy*, une salle à manger majestueuse, je tombe sur un large escalier en bois, aux balustrades d'une autre époque, épaisses et sculptées. Je l'emprunte. Des portraits d'aïeuls à la mine sévère m'accompagnent tandis que je gravis une à une les marches, dont chacune craque sous mes pas, crevant un silence inquiétant. Pour me rassurer, je me convaincs que cela vient du contraste entre l'ambiance bruyante et éclatante de la fête et le calme dans lequel j'évolue.

En haut de l'escalier, un grand hall mène à plusieurs portes. Je m'approche de l'une d'elles, l'ouvre tout doucement, craignant qu'elle grince, ou pire, de surprendre quelqu'un à l'intérieur. J'entrevois un lit, je referme la porte et tente la suivante. Tout au fond du

hall, il y a une bibliothèque. J'y pénètre aussitôt et, m'apercevant qu'il y a une clé dans la serrure, je m'y enferme. Tandis que je cherche la lumière, je bute sur un meuble. À tâtons, j'allume la lampe qui y trône et découvre un bureau. Je pose mon verre afin d'explorer un à un les tiroirs, fouillant chacun méticuleusement.

Dans le dernier, je déniche un dossier intitulé : *Succession Craquelin, étude Cabot*. Je m'assieds dans le fauteuil et le feuillette. Je n'y comprends pas grand-chose. Par conséquent, je décide de photographier chaque page, afin de l'étudier plus tard avec Mamie. J'essaie d'aller le plus vite possible de peur d'être surprise. J'ouvre plusieurs fois la porte pour surveiller le hall et m'assurer qu'il n'y a personne.

Une cinquantaine de pages plus tard, je sors du bureau. Une voix surgit alors du silence :

— Puis-je vous aider ?

Je me retiens de sursauter et me retourne. Je reconnais Benoît Craquelin. Que fait-il ici ? Je n'avais aucune idée de sa présence à la soirée. Son frère l'y a-t-il convié ?

— Je cherche les toilettes.

— Celles des invités se trouvent en bas.

— C'est tellement grand ici que je me suis perdue.

— Vous êtes ?

— Charlotte. Et vous ?

— Benoît.

— En bas, vous dites ? Vous pourriez m'expliquer comment je peux m'y rendre ? Je ne voudrais pas me perdre de nouveau.

— Vous descendez l'escalier. Ensuite, vous passez l'entrée du hall et vous suivez le couloir. Le cabinet de toilette se trouve tout au fond.

— Merci.

Je ne traîne pas et regagne le rez-de-chaussée. Au cas où il se mette dans la tête de m'accompagner, je n'ai pas le choix : je dois aller aux toilettes.

J'ai remarqué que les grandes maisons bourgeoises possédaient des sanitaires très isolés des pièces à vivre. On peut ainsi se soulager avec la garantie de ne pas être entendu. C'est appréciable.

Je reste quelques minutes dans les toilettes, qui sont coquettes et confortables, et en profite pour appeler ma grand-mère.

— Je ne te réveille pas ?

— Penses-tu ! Dis-moi tout.

— J'ai trouvé un dossier, peut-être le même que celui que j'ai aperçu dans le bureau du notaire. Pas

le temps de le lire, alors j'ai pris des photos. Je suis certaine que ça nous éclairera sur le mobile. Je suis tombée sur Benoît Craquelin, au premier étage. Je me demande ce qu'il faisait là.

— Il a dû se poser la même question à ton sujet.

— J'ai prétexté m'être perdue en cherchant les toilettes. Il a été très courtois.

— Comment vas-tu rentrer ?

— Je vais demander à Kevin de me prêter sa voiture. Il peut rentrer avec Dimitri.

— Dimitri ?

— Sa nouvelle conquête.

— Je passe te prendre, c'est plus sûr.

— Tu n'es pas en pyjama, à cette heure ?

— Quelle différence ça fait, je serai dans la voiture.

— D'accord, laisse-moi le temps de dire au revoir aux garçons et de n'éveiller aucun soupçon. Viens dans une demi-heure.

Je retrouve Kevin et Dimitri. Ils s'amuse^{nt} comme des petits fous et font plaisir à voir. Je les rejoins sur la piste et, tout en dansant avec eux, je les informe que je vais partir. Ils sont déçus, mais, honnêtement, je crois qu'ils se passeront très bien de moi.

Alors que je quitte la foule en sueur, j'entends une voix familière :

— Ah, encore vous ? Nous étions faits pour nous rencontrer.

Benoît Craquelin se tient face à moi, tout sourire.

— Comme vous voyez, à partir des toilettes, j'ai retrouvé mon chemin.

— Vous progressez à une vitesse !

Il attrape deux coupes de champagne d'un plateau ambulant et m'en offre une.

— Vous êtes de Tarteville, non ?

— Oui.

— C'est ce qui me semblait. Je crois que vous étiez en photo dans la feuille de chou locale.

— Vous êtes physionomiste.

— Quelle tristesse ! Nous avons perdu notre neveu.

— Et mes parents ne peuvent plus travailler.

— Tout devrait rentrer dans l'ordre rapidement, j'en suis sûr.

— Je l'espère pour mes parents, ils partent à la retraite et aimeraient liquider le magasin au plus vite.

— Assez d'histoires tristes. Je vous invite à danser ?

J'accepte et vais me déhancher à ses côtés. Kevin me jette un coup d'œil relou, du genre « tu as dégoté le gros lot de la soirée ».

Le cadet des Craquelin danse plutôt bien, et nous enchaînons trois morceaux côte à côte. Puis je simule un essoufflement, cesse de m'agiter sur la piste et saisis un verre d'eau à la volée sur le plateau d'un de ces pingouins qui déambulent.

— Fatiguée ? me demande-t-il.

— Pas vous ?

— Vous êtes venue seule ?

— Non, je suis avec un ami.

Hubert vient d'apparaître au bar et jette un regard dans notre direction.

— Vous permettez, je n'ai pas encore vu mon frère et j'aimerais le saluer. Je vous le présente ?

— C'est déjà fait.

— Dans ce cas, à plus tard, me lance-t-il en s'éloignant.

Je l'observe rejoindre son frère. Ils s'embrassent, puis discutent, la tête tournée dans ma direction. J'ai l'impression qu'ils parlent de moi, sans doute du fait que j'étais en photo dans le *Normandie fou*.

Je rejoins la piste et me remets à tortiller des fesses avec Dimitri et Kevin. Ce dernier me glisse, en hurlant pour couvrir la musique :

— T'as un ticket avec Craquelin junior !

— N'importe quoi !

— Le mec te drague, crois-moi, je m'y connais.

Je hausse les épaules, nous nous déchaînons tous les trois sur la musique.

Entre deux morceaux mixés l'un avec l'autre, j'embrasse les garçons.

Les Craquelin ont disparu du bar, je décide de m'éclipser et me faufile vers la sortie.

13

Je traverse le vestibule, me dirige vers l'entrée où un voiturier en uniforme me demande :

— Voulez-vous votre véhicule ?

— Je suis venue à pied.

— Bonne soirée, me salue-t-il avec un sourire de commande.

Au moment où je descends la première marche, quelqu'un m'appelle. Je me retourne et découvre Benoît Craquelin dans l'embrasure de la double porte. Je frémis intérieurement, mais ne montre aucun signe de surprise.

— Vous avez dû oublier votre sac au vestiaire.

Je n'en ai pas, je ne voulais pas m'encombrer. Je comprends tout de suite qu'il me retient pour une

autre raison. Kevin a vu juste, je lui plais. Je le rejoins, il me prend délicatement par le bras :

— On se sauve sans dire au revoir ? Ce n'est pas très gentil.

— Non, pas du tout. J'ai seulement la permission de minuit, lui dis-je sur le ton de la plaisanterie.

— Vos parents sont sévères.

Il presse le pas et me murmure pour ne pas être entendu des employés du vestiaire :

— Mon frère est parano, il exige qu'on fouille les sacs des invités quand ils partent.

Son ton désinvolte me rassure, et je rétorque d'un air de triomphe :

— Je suis venue sans sac.

— On va faire vos poches alors, ricane-t-il. Vous n'allez pas nous abandonner si tôt !

— Je ne suis pas une couche-tard.

— Ce serait dommage de quitter une si belle soirée.

— C'est ce que pense mon ami.

— Et il vous laisse partir ? Quel goujat !

— On peut se revoir un autre jour, si vous voulez.

— Vous prendrez bien un autre verre ? Un dernier...

J'acquiesce, un peu forcée. Après tout, je pourrai peut-être obtenir quelques informations supplémentaires.

— Suivez-moi, me dit-il en m'entraînant dans un couloir similaire à celui que j'ai emprunté plus tôt.

— Où m'emmenez-vous ?

— Dans le boudoir. Ma mère adorait cette pièce, nous y serons plus au calme.

Nous pénétrons dans le petit salon que j'ai découvert lors de mon aventureuse recherche. Assis dans l'un des énormes fauteuils moelleux, Hubert Craquelin me jauge de la tête aux pieds. Séduisant, mais méprisant.

— Mon frère souhaitait vous connaître.

Le beau brun, Hubert, se lève et nous sert trois généreuses coupes de champagne.

— Santé, dit-il en brandissant son verre à la hauteur de son regard de velours.

Je les accompagne, cependant étonnée de ma présence dans cette pièce avec eux.

Je tente de contrôler mon mental, car je sens que la situation m'échappe. Avec la musique à fond dans le hall et l'épaisseur des murs, personne ne peut nous entendre. Une pendule indique 23 h 10. Mamie de-

vrait arriver dans vingt minutes. Je prie pour qu'elle soit en avance, impatiente comme elle peut l'être, elle appellera Kevin.

Les frères Craquelin m'invitent à m'asseoir.

— Benoît m'a dit que vous erriez à l'étage.

— Je cherchais les toilettes. C'est immense chez vous. On s'y perd.

Je joue la plouc qui sort de son T2 et n'a jamais mis les pieds dans un manoir, ce qui est un peu vrai, car à part celui de Peggy, l'amie américaine de Mamie, je n'ai pas l'habitude de me prélasser dans ce genre d'endroits.

— En conséquence, je vais vous demander de vider vos poches.

Pour qui se prennent-ils ? Une honte irrépressible monte en moi.

— Vous m'accusez de vol... ?

— Non, mais si vous n'avez rien à vous reprocher, pourquoi ne pas tout simplement nous confirmer votre honnêteté en posant sur cette table le contenu de vos poches ?

— Dans ce cas, je préfère que vous appeliez la gendarmerie.

Benoît, accoudé au canapé et silencieux jusqu'ici, intervient :

— Voyons, ne soyez pas ridicule, nous n'avons pas l'intention de vous créer d'ennuis. Si vous avez pris quelque chose – et je sais que cela peut être tentant –, rendez-le, et n'en parlons plus. Nous ne porterons pas plainte.

Il m'a vraiment embrouillée et dupée avec son charme et ses bonnes manières. Je me redresse dans le fauteuil trop moelleux et fixe la trotteuse de la pendule, qui paraît avancer péniblement. Le temps s'est figé. Benoît s'approche de moi au point de n'être plus qu'à cinquante centimètres de mon siège.

— Je n'ai rien pris. Je me suis perdue, rien de plus.

— Nous avons trouvé votre verre d'eau dans le bureau. Que faisiez-vous dans cette pièce ?

Je me rends compte de mon erreur de débutante. Quelle gourde ! Je me lève et nie en bloc.

— Mon verre d'eau ? Je ne comprends pas de quoi vous parlez.

Les deux frères échangent un regard, l'air de se demander mutuellement ce qu'ils vont faire de moi. J'ai l'impression de suer à grosses gouttes.

Je fais un pas en avant. Benoît me repousse, je perds l'équilibre et m'affale dans mon fauteuil.

— Si vous ne coopérez pas, nous viderons vos poches nous-mêmes.

Les traits de son visage se transforment. Les bonnes manières des deux frères se sont évanouies, et l'expression de Benoît me paraît menaçante.

Stupéfaite de ce changement brusque, je réitère ma réponse.

— Vous me traitez de voleuse ? Dans ce cas, appelez les gendarmes.

Je n'en mène pas large, je crains qu'ils ne découvrent les photos dans mon smartphone. C'est le seul objet que j'ai dans l'unique poche de ma robe. Pas de clés, Mamie ne verrouille pas la porte de chez elle. Je tente de gagner du temps. Ma grand-mère, ne me voyant pas dehors, se manifestera d'une manière ou d'une autre...

Hubert se lève.

— Puisque c'est ce que vous voulez, je vais le faire.

— Laisse-moi le faire, tu dois t'occuper de tes invités, le coupe Benoît, fouillant dans ses poches.

Hubert ne réagit pas.

— J'ai dû oublier mon portable dans ma voiture, je le récupère et je les appelle, ajoute Benoît.

Il me fait gagner du temps sans le savoir. Il sort de la pièce.

— Mon frère est un peu brutal, excusez-le. Il est impulsif, me confie Hubert.

— Je ne comprends pas vos soupçons.

— Benoît est parano, il a toujours eu cette tendance...

Son téléphone émet un bip.

— Vous me pardonnerez, j'ai une annonce à faire... Mon frère ne devrait pas tarder.

À mon grand étonnement, il quitte lui aussi le salon.

Je me retrouve seule. Je réfléchis. Je pourrais m'enfuir, mais le temps que je franchisse le seuil de la maison, ils me rattraperont. J'étudie la fenêtre, une échappatoire qui me semble plus jouable. Cependant, avec tout le personnel à leur disposition, ça ne leur sera pas compliqué de m'intercepter. De plus, il n'est que 23 h 20, et je prends le risque que Mamie ne soit pas encore arrivée. Je sors mon téléphone et lui envoie rapidement un SMS :

« Je suis dans le boudoir au rez-de-chaussée, peut-être en danger. »

Rien ne me prouve qu'ils me soupçonnent d'autre chose que d'avoir dérobé un bijou ou un petit objet de valeur... Les gendarmes appelés, ma sécurité est garantie. Je décide de ne pas bouger.

La poignée de la porte tourne tout doucement, je range mon téléphone dans la poche de ma robe. S'ils le trouvent, je suis foutue.

Benoît surgit et me déclare calmement :

— Les gendarmes sont prévenus. Ils devraient être là d'ici quinze minutes.

Il paraît avoir retrouvé sa politesse. Rassurée par la nouvelle, je me détends. Il s'approche de la console près de moi, attrape cette étrange lampe qui ressemble à un bougeoir d'église et la soulève. Ça doit peser une tonne ! Pourquoi déplacer cette lampe ? Que veut-il en faire ? Une lueur dans son regard me fait douter de ses intentions. Son bras s'élève au-dessus de ma tête. Je saisis un gros coussin, me protège le visage et bondis hors du fauteuil.

Le coup esquivé, et bien qu'un peu étourdie, je me jette sur la fenêtre. Je l'ouvre et grimpe sur le rebord dans le but de m'enfuir. Benoît Craquelin m'attrape par les cheveux. Une douleur aiguë me cisaille les reins. Je lâche prise et m'écroule. Je traverse une multitude de cercles de lumière, puis glisse dans un trou noir.

Je me réveille au milieu d'une cavalcade. La tête me tourne. Ce n'est pas très clair dans mon esprit, mais j'entends Hubert crier alors que deux gendarmes lui menottent les poignets. :

— Vous n'avez pas le droit !

— Pourchassez l'autre individu.

Mamie ! C'est Mamie entre deux gendarmes. Mais que lui font-ils ?

Je plonge dans un nouveau brouillard. Des voix qui semblent venues d'un autre monde circulent, décibels distordus dans ma tête.

— Docteur, par ici ! Arrêtez les deux frères Craquelin, adjudant Lebrun.

J'ouvre de nouveau les yeux sur un défilé de visages connus : Mamie, notre médecin de famille – le docteur Joly –, le capitaine, l'adjudant Lebrun. Le décor me paraît si étranger.

— Où suis-je ?

— Au manoir des Craquelin. Vous avez été assommée, me confie le docteur Joly.

Je suis étonnée de le trouver à mes côtés.

— Quelle heure est-il ?

— 1 h du matin.

— Mamie ! Il faut que j'appelle ma grand-mère. Elle vient me chercher.

— Elle est arrivée, me rassure le docteur, calmez-vous.

Je tente de me tenir sur mes jambes, je me sens engourdie.

— J'ai mal à la tête !

— Vous avez reçu un coup de lampe en bronze. Heureusement que vous avez eu le réflexe de vous protéger avec ce coussin. Vous avez évité le pire.

Je contemple le pied de la lampe qui ressemble étrangement aux grands chandeliers de l'église de Tarteville. Il me revient l'horrible expression menaçante de Benoît Craquelin.

— Ils ont tué Thibault !

— Qui ça ? s'étonne le docteur qui appelle le capitaine.

— Elle est hors de danger ? demande celui-ci, en s'asseyant à mes côtés.

— Ils ont assassiné Thibault.

— Qui ça, ils ?

— Hubert et Benoît Craquelin. J'en ai la preuve dans mon téléphone.

Le capitaine me lance un regard dubitatif.

— Vous devez étudier la succession Craquelin. Maître Cabot possède un dossier.

— Calmez-vous. Benoît et Hubert Craquelin attendent dans la pièce voisine. Il faut des preuves solides pour accuser des personnes de meurtre. Nous les interrogerons.

— Capitaine, j'ai cru qu'il allait me tuer.

— Qui ?

— Benoît Craquelin.

— Vous avez eu de la chance que votre grand-mère ait eu le bon réflexe de nous appeler. Elle vous a sauvé la vie, n'est-ce pas, docteur ?

Le médecin acquiesce. Je crois qu'ils essaient de m'impressionner ou de me faire passer un message.

— Votre grand-mère va vous ramener chez vous.

— Attaquer ma petite-fille aussi sauvagement, s'indigne Mamie qui apparaît.

Elle m'ouvre ses bras où je me réfugie et éclate en sanglots.

— Allons, c'est fini.

— J'ai eu tellement peur, Mamie.

Elle me tend un mouchoir et me console sous les yeux du capitaine qui marmonne :

— Voilà ce qui arrive quand on se mêle de ce qui ne nous regarde pas.

Je hurle :

— Ça me regardait, vous nous accusiez !

Nous quittons le manoir maudit.

Une fois que nous sommes installées dans la Twingo, Mamie me raconte tout.

— Tu t'es conduite comme une héroïne, ma petite-fille, n'en déplaie au capitaine. Je te félicite.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé exactement à partir du moment où j'ai perdu connaissance ?

— Je suis arrivée à 23 h 30 pile. Comme tu n'étais pas là, j'ai demandé au voiturier s'il t'avait vue sortir. Il m'a dit qu'il t'avait aperçue bras dessus bras dessous avec Benoît Craquelin. Ça m'a mis la puce à l'oreille. J'ai téléphoné à Kevin, mais il ne répondait pas. Et pour cause, avec les décibels à rendre sourd un nouveau-né, il ne risquait pas d'entendre la sonnerie de son téléphone. J'ai aussitôt appelé les gendarmes.

— Mamie, quand je me suis retrouvée seule entre les deux frères, j'ai compris qu'ils me soupçonnaient d'avoir fouiné dans leurs papiers. J'avais laissé mon verre sur le bureau. Tu le crois ça ? Je n'avais plus d'autre option que de compter sur toi.

— Lorsque j'ai lu ton SMS, ni une ni deux, je suis entrée dans le manoir, mais impossible de te trouver. Ce n'est pas un manoir, mais Versailles. Ridiculement immense. Heureusement, les gendarmes ont déboulé, et j'étais soulagée, je ne te le cache pas. À mon âge, on est un peu moins téméraire.

Les phares de la Twingo balaient les arbres et projettent l'ombre de leurs branches sur la chaussée.

— Mon téléphone, je n'ai plus mon téléphone.

— Le capitaine l'a trouvé dans les mains de Benoît Craquelin quand son équipe est arrivée. Je lui ai confirmé que c'était bien le tien. Il l'a gardé. Il veut t'interroger à ce propos demain à la gendarmerie.

— Mamie, qu'est-ce que je vais lui dire ?

— La vérité. Ne t'embarlificote pas dans des mensonges. La vérité est toujours la solution la plus simple.

— Mais, j'ai pris des photos d'un document personnel. C'est un vol.

— Peut-être, mais tu as démasqué des criminels.

— Oh, Mamie, si seulement je ne m'étais pas retrouvée dans le train, assise à côté de ce Thibault Dujardin !

— Ma petite-fille, tu rends justice à un inconnu, c'est pas rien.

— Toi aussi, Mamie.

Nous nous garons devant le portail.

— Allez, au lit, nous l'avons bien mérité.

Nous pénétrons dans la maison sur la pointe des pieds, puis j'embrasse, Mamie. Mon père apparaît en haut de l'escalier.

— Mais vous avez vu l'heure ! Où étiez-vous ? On s'est fait du souci, ta mère et moi.

— C'est rien, Claude, je suis allée chercher Charlotte à la fête à laquelle elle était invitée, il y a eu un petit incident. On vous racontera tout ça demain.

— J'espère que c'est une bonne histoire !

Je rejoins mon père, bougonnant, à l'étage, lui souhaite une bonne nuit et entre dans ma chambre.

Je me déshabille, m'affale sur mon lit et m'endors instantanément, trop épuisée pour me laver les dents.

À la gendarmerie, la lumière vive de juin traverse la baie vitrée du bureau du capitaine. S'il me félicite pour mon aide, il ne manque pas de me sermonner, comme mon père le faisait quand, enfant, je désobéissais. Il m'informe qu'il est intervenu au manoir de Craquelin parce qu'il avait reçu, la veille, les analyses du laboratoire concernant nos tasses et accessoires sales du magasin. Aucune trace de barbituriques n'ayant été trouvée, ma famille et moi étions hors de cause. Il insiste sur le fait que j'ai pris des risques inutiles, que j'aurais dû venir lui exposer mes soupçons. Nous y avions pensé, Mamie et moi, mais franchement, est-ce qu'un gendarme enquêteur écoute les allégations d'un témoin suspicieux ? C'est

facile pour lui de me le faire croire une fois le meurtrier arrêté. Je rabâche un peu pour le convaincre que je me rendais à une fête pour m'amuser, pas pour coincer un meurtrier.

— Comme par hasard, marmonne-t-il plusieurs fois.

Ses leçons de morale données, le capitaine me libère. Mamie m'attend à la réception, située au rez-de-chaussée de la gendarmerie. Je la retrouve avec plaisir, car mon mal de tête ne s'est pas encore dissipé.

— Alors, me dit Mamie ? Ils ont avoué ?

— Je te raconterai tout, mais d'abord, j'appelle ce journaliste qui a publié notre photo dans le *Normandie fou*. Je veux qu'il fasse paraître un démenti concernant son article idiot et soupçonneux sur nous.

— Oh, mais oui, tu as raison !

Nous sortons de la gendarmerie, montons dans la vieille Twingo, et Mamie conduit tandis que j'explique la situation au journaliste et insiste pour qu'il rétablisse la vérité. Je finis même par conclure qu'il nous le doit.

Il me le promet si toutefois mes informations sont vérifiées. Il était moins consciencieux, le jour du meurtre.

À la maison, mes parents nous attendent, anxieux, eux aussi, de connaître les méandres de ce drôle de crime.

Mamie fait couler un café, et ma mère, qui s'ennuie depuis que la boutique est fermée, surveille la cuisson des madeleines qu'elle a préparées.

— Alors comment ça s'est passé avec le capitaine ? demande mon père.

— Il a été plus gentil qu'au magasin. Les deux fils Craquelin ont été interrogés toute la nuit. Benoît a avoué. Hubert quant à lui n'est pas mêlé à l'assassinat. Il a bien, comme son frère, trafiqué la succession, mais n'a pas pris part au plan.

— C'était donc bien le mobile auquel nous avions pensé, réfléchit Mamie à voix haute, le mobile mène toujours au meurtrier. Nous nous en souviendrons, n'est-ce pas, Charlotte ?

— Oui, après la mort de leur mère, ils se sont débrouillés pour falsifier la succession de l'usine de biscuits afin que rien ne revienne au fils de leur sœur. Seulement voilà, ils ignoraient que Thibault avait fait des études de droit. Quand celui-ci a pris connaissance du testament, il ne l'a pas accepté, il a entrepris une enquête et il est venu en personne présenter ses

conclusions à maître Cabot qui en a informé les frères Craquelin.

— Les gens tuent pour un héritage, de l'argent qu'ils n'ont même pas gagné eux-mêmes ! De l'argent qui ne leur appartient pas ! Mais où va le monde ? s'affole ma mère.

— Malheureusement, Benoît Craquelin se trouvait en conférence au Grand hôtel dans lequel était descendu Thibault et il l'a reconnu. Deux jours plus tard, il l'empoisonnait.

— Comment l'a-t-il empoisonné ?

— Thibault petit-déjeunant sur la terrasse de la piscine, Benoît Craquelin a versé des barbituriques dans son café latte alors qu'il s'était rendu à la réception. D'après les renseignements du capitaine, Thibault s'informait de l'adresse de votre magasin. Cinq cents milligrammes suffisent pour tuer un adulte, vous vous rendez compte ?

— Saperlipopette.

— La suite, on la connaît.

— Il ne pouvait pas aller mourir ailleurs ? jure mon père.

Mamie nous sert un café.

— Pauvre jeune homme !

— Bon, goûtez mes madeleines. Je ne sais plus quoi faire de mes dix doigts, alors je me lance dans la pâtisserie.

— Pour notre plus grand bonheur, Michèle ! lui réplique Mamie, la bouche déjà pleine.

Je prends une madeleine, la trempe dans mon café et continue :

— C'était facile pour Benoît, de la salle où il se trouvait, il pouvait observer Thibault par les fenêtres qui donnent sur la piscine.

— Je croyais qu'Alexandra avait reconnu Hubert Craquelin sur la terrasse de la piscine ?

— Tes madeleines sont moelleuses à souhait, Michèle, se réjouit mon père.

— En effet, le mardi matin, Hubert est passé à l'hôtel pour avertir Benoît que Thibault Dujardin contestait la succession.

— Donc, le mercredi, quand ce Thibault est arrivé au magasin, il avait déjà ingurgité le poison, résume ma mère, je me disais aussi qu'il avait l'air endormi, ce client.

— Il a vraiment fait une syncope, ajoute mon père, ça m'a fait flipper.

— C'est vrai ! Qu'est-ce qu'on a eu peur ! renchérit ma mère, ton père était aux cent coups.

— Heureusement, c'est du passé ! ponctue Mamie.

— En attendant, continue mon père, nous, nous avons perdu la vente.

— Vous trouverez un autre acheteur, s'exclame Mamie.

— Oui, mais à quel prix ?

— Papa, j'ai contacté le journaliste de l'article. Il va publier la bonne nouvelle ce soir. Avec un peu de chance...

— Tu es toujours pessimiste, Claude. À force d'imaginer le pire, il arrive, tu sais.

— C'est ce que tu me dis depuis soixante ans. Le disque est rayé, maman.

Le portable de mon père sonne. Il nous fixe, tétanisé, et murmure :

— C'est l'agence.

— Ben répond, gros bêta.

Mon père décroche et écoute. Ma mère lui fait signe de mettre le haut-parleur, mais, agacé, il quitte le salon pour finir la conversation tranquille dans une autre pièce.

Le temps me paraît suspendu. Nous dégustons les madeleines sans un mot. Mon père revient.

— Qu'est-ce qu'ils voulaient ? demande ma mère.

Mon père s'attable devant sa tasse fumante, un petit sourire narquois flotte sur ses lèvres.

— L'acquéreur ne se rétracte plus.

— L'article aurait-il été publié ? demande Mamie

Je me connecte sur le site du *Normandie Fou*. Je n'en reviens pas. Un article annonce l'arrestation des deux présumés coupables dans le meurtre du magasin de chaussures Latourette.

— Oui ! C'est génial, papa !

— Ils ont encore mis notre nom, s'affole mon père.

— Mazette, pour le coup, c'est de la publicité gratuite, Claude, lui répond Mamie.

— J'appelle Leslie tout de suite.

Ma mère et mon père, soulagés, tombent dans les bras l'un de l'autre. Mamie applaudit.

J'organise un rendez-vous avec Leslie pour la fin de journée. Une chance qu'elle ne travaille pas ce week-end ! Je suis super excitée, je ne tiens plus en place.

— Et Kevin, Mamie, il faut que je lui téléphone. Il a dû me chercher à la soirée.

— Oh, mais je l'ai fait ce matin pour le rassurer. Je lui ai tout expliqué.

— T'es trop chou, Mamie.

Je parcours la rue Manet d'un pas léger, comme si c'était la première fois de ma vie que je foulais ses pavés. Trois mouettes m'accompagnent, virevoltant au-dessus des toits d'ardoises. Elles semblent danser et célébrer ma joie.

Je porte une casquette de baseball pour me protéger du soleil, surtout parce que je suis encore un peu sonnée par l'agression d'hier soir. Si je n'avais pas eu le réflexe de brandir un coussin et d'esquiver le coup, je ne serais sûrement pas en état de signer un compromis de vente, et peut-être même que je me trouverais à l'hôpital, voire dans un cercueil. Cette pensée me picote la colonne vertébrale. J'en ai des frissons. J'accélère le pas.

Il a raison, mon père, la dernière partie de cette rue est moins commerçante, cependant, il y a quelqu'un qui stationne sur le trottoir de l'ancienne pizzeria. Je me fige. Et si c'était un Craquel... Mais non, suis-je bête, ils ont été interpellés par le capitaine et se trouvent certainement enfermés dans une cellule à la gendarmerie. Je reprends ma marche et m'arrête devant la porte du local.

Je n'ai jamais vu cet homme. Il porte un sweat à capuche aussi bleu que ses yeux et une barbiche de *hipster*. Je le salue d'un signe de tête et poireaute sur le trottoir d'en face.

— Tu sais à quelle heure ouvre cette pizzeria ? me lance-t-il, très décontracté.

Je l'observe, le mec n'est pas d'ici, c'est évident, je finis par lui répondre :

— Elle est fermée depuis des mois.

— C'est à vendre ?

Je le fixe, inquiète, les parents de Leslie, auraient-ils un autre client que moi ? Je m'angoisse et la panique me gagne.

— Pourquoi ? lui rétorqué-je sur un ton agressif et suspicieux.

— Je viens d'acquérir la poissonnerie, en face, et je me demande qui sont mes voisins, me répond-il, toujours aussi décontracté.

Il traverse la rue Manet et se retrouve face à moi.

— Je me présente, je m'appelle Jules Letellier, je viens de Montréal, j'ai acheté ce magasin par une agence sur internet. Changement de vie, reconversion, nouveau départ. La trilogie gagnante.

— Moi, c'est Charlotte Latourette.

Je suis tellement soulagée d'apprendre qu'il ne va pas me souffler mon local que j'en perds les pédales et oublie de l'interroger sur ce qu'il compte faire de la boutique.

— Es-tu du coin ? m'interroge-t-il.

— Oui, je faisais des études à Paris, mais je me réinstalle dans ma ville et vais transformer ce local en restaurant.

— Un nouveau départ aussi ! me dit-il, d'un air heureux, ah, c'est chouette ça, un restaurant. Quel genre de restaurant ?

— Poissons et fruits de mer.

— As-tu un fournisseur ?

— Pas encore, en fait, je signe aujourd'hui.

J'aperçois la longue et fine silhouette de Leslie au coin de la Grand-Rue, qui traverse la rue Manet.

— Je rénove la poissonnerie, j'espère attirer une clientèle plus jeune et soucieuse de l'écologie, alors si tu cherches un fournisseur, voici ma carte.

Je la saisis, faisant un signe à Leslie.

Il est bluffant, la boutique n'est pas encore ouverte qu'il distribue déjà ses cartes de visite. « Il a la bosse du commerce », dirait ma mère.

Leslie me salue, puis m'interroge du regard sur la présence de Jules. Je glisse la carte dans ma poche.

— Je te présente le nouveau poissonnier de la rue Manet, Jules...

— ... Letellier.

— Enchantée. Bon, on fait un état des lieux, et je te donne le contrat. Je n'ai pas beaucoup de temps : une réunion de famille.

Leslie déverrouille le cadenas. Jules Letellier nous abandonne après nous avoir saluées avec cordialité. Elle ouvre la porte en grand et me laisse entrer la première.

— Voilà, tu es chez toi !

Je me sens toute chose. Je n'en reviens pas. Je vais être propriétaire d'un restaurant. Nous dressons l'état des lieux.

— Vingt tables, soixante chaises... Dis donc, tu l'as échappé belle ! J'ai survolé ton aventure dans le journal. Je n'ai jamais aimé cette famille. Mes parents m'ont toujours dit qu'ils étaient menteurs et magouilleurs. Tu aurais pu y laisser des plumes. Ça va, au fait ? Il paraît qu'ils ont essayé de te tuer ?

— Faut pas exagérer. Je suis encore un peu sonnée, mais d'après le médecin, rien de grave.

— On passe à la cuisine ?

Leslie me guide, et chacun de mes pas m'enfoncé dans mon rêve. J'ai envie de me pincer, mais je me retiens de peur de me réveiller.

— Trois fours, quatre réfrigérateurs...

Elle coche chaque pièce de l'inventaire sur le document.

— Il a l'air sympa, ce Jules. Tu as vraiment de la chance qu'il y ait un repreneur pour la poissonnerie.

— Il vient de loin, en plus. Montréal.

— Sans blague ? Un miracle ! Voilà, on a tout revu, conclut-elle, la liste à la main, veux-tu relire le document avant de signer ?

Je repense à ce que m'a déclaré ma mère : dans le commerce, les sentiments ne comptent pas. Je vérifie donc la liste point par point avec minutie. Ça ne prend que quelques minutes.

— C'est bon pour moi, Leslie.

— Pour moi aussi. Rendez-vous chez notre notaire lundi, je t'envoie l'adresse et l'horaire demain.

Nous quittons mon futur restaurant. Leslie s'éloigne, je me retrouve seule sur le trottoir. Tout étourdie par le bonheur d'avoir gagné la première manche, je contemple le premier pas de porte de ma vie. « Il est à moi, il est à moi », me répète mon cerveau.

La rue Manet est plongée dans le calme de l'heure de l'apéro du samedi soir ; chacun est rentré chez soi ou bien déjà installé au bistrot ou sur les terrasses de la plage.

Assez rêvassé devant ce qui va devenir La Pompadour ! Je glisse les clés dans ma poche et décide de partir quand un miaulement aigu me surprend. Je cherche sa provenance. Un autre miaulement, prolongé cette fois, attire mon attention sur deux planches croisées qui bloquent l'accès à la fenêtre de la devanture de mon restaurant, sans doute pour décourager

les voleurs et les squatteurs. Je grimpe sur la bavette de la fenêtre, passe un bras derrière les planches et, à l'aide de ma main, je fouille l'espace vide. Je sens au bout de mes doigts une petite boule de poils toute chaude. Un chaton ? Comment s'est-il débrouillé pour se fourrer là-dedans ?

Je tente de déplacer une des planches, sans résultat. Tandis qu'il ne cesse de miauler d'un cri étiré et déchirant, je décide de le saisir et de l'extirper. Je replonge le bras derrière les planches, l'attrape avec douceur et l'extrais délicatement du piège dans lequel il s'est enfermé. Il ne se débat pas. Je m'écorche le dos de la main avec un clou, mais continue de le hisser vers moi. Son petit nez rose pâle, ses yeux verts et son pelage tout ébouriffé m'apparaissent. Le chaton pousse un drôle de petit cri, une sorte de roucoulement.

— Ah, te voilà, toi !

Il n'a pas plus de trois mois. Je lui murmure des mots doux et le caresse pour le rassurer puis je descends de la fenêtre.

Afin de le transporter en toute sécurité, je lui fabrique un petit nid avec mon foulard que j'enroule et place dans mon sac, puis l'y glisse tout en marchant en direction de la maison.

J'entre dans la cuisine de chez ma grand-mère,
mon sac sur l'épaule.

— Coucou, Mamie.

— Déjà ?

— Signature lundi !

— Oh, on va fêter cette bonne nouvelle !

— Où sont les parents ?

— À la gendarmerie, ils tentent d'accélérer la
réouverture du magasin. C'est pas gagné.

Un miaulement aigu s'échappe de mon sac. Le
chaton s'est réveillé.

— Tu as entendu ? me demande Mamie.

— Oui.

Je plonge la main dans mon sac et en sors le cha-
ton orphelin.

— Regarde ce que j'ai trouvé.

— Comme il est adorable !

— Il était coincé derrière la fenêtre de mon
restaurant.

— Oh, mais il doit être affamé.

Mamie lui sert un peu de lait dans une soucoupe.

— Je lui hache un peu de cabillaud. À cet âge-là,
ils ont l'estomac et les dents encore tendres.

Je pose le chaton devant la soucoupe de lait et m'assieds. Il hume le liquide et le boit à délicates lampées.

— J'ai rencontré le nouveau poissonnier.

— Sans blague ?

— Tu ne devineras jamais d'où il nous vient.

Mamie sert les miettes de poisson à notre nouveau chat.

— Du Canada. J'en connais un qui a une de ces chances ! dis-je regardant le chaton.

— Et moi, une autre, ajoute Mamie, malicieuse.

Le lait bu, le chaton dévore le poisson, puis vient se blottir dans mes bras. Je le caresse. Son poil est doux comme du duvet. Sa petite langue rose me râpe le doigt.

— Si je l'appelais Maigret ?

— Oh oui, ça lui va comme un gant.

Il ronronne de bien-être.

— Je pense à ce gentil Thibault Dujardin qui a perdu la vie pour quelques millions, c'est dramatique.

— Y a des gens qui tuent pour cent balles, tu sais.

Le chaton ferme les yeux et s'endort, la tête posée dans le creux de ma paume.

« Quand il miaule, on l'entend à peine,
Tant son timbre est tendre et discret ;
Mais que sa voix s'apaise ou gronde,
Elle est toujours riche et profonde.
C'est là son charme et son secret. »¹

1. Extrait, *Le chat*, poème de Charles Baudelaire

Lecture offerte

MEURTRES FRITES à la crème (Les enquêtes de Charlotte Latourette - Tome 1)

*Un « cosy mystery français » en Normandie !
Bienvenue à Tarteville sur mer, petite ville nor-
mande au pied des falaises, où les habitants ne soupçon-
nent pas une seconde que le mal rôde...*

Charlotte Latourette, revenue au pays, tient depuis trois ans La Pompadour, un petit restaurant coquet au bord de la faillite. Un soir d'hiver, elle découvre un cadavre sur un banc de la plage. Elle n'en croit pas ses yeux. Serait-elle témoin d'un crime ? Mort naturelle

ou homicide ? Le gendarme Valentin Pignal, enquêteur débutant, est sommé de mener l'enquête en dix jours sans aucune piste. Devant l'absence d'indices et de preuves, il se tourne vers Charlotte, l'amateur. Va-t-elle être à la hauteur de ce nouveau défi ? Épaulée par sa grand-mère chérie, va-t-elle résoudre le mystère de ce crime odieux et sauver son restaurant ?

Avec une recette offerte !

**Découvrez un extrait de
MEURTRES FRITES à la crème
Chapitre 1**

Charlotte

La neige depuis une heure dépose son manteau blanc sur les toits et les rues de notre petite ville. Je relève la capuche de ma parka. La dernière fois qu'il a neigé à Tarteville-sur-Mer, j'avais dix-sept ans. Je m'en souviens encore. Les falaises semblaient plus blanches que ce soir, faut dire que hors saison, elles ne sont plus illuminées artificiellement, - une décision du Maire pour faire des économies. Quel paysage ! Le vent s'engouffre avec les flocons sous ma capuche. Je frissonne de bonheur. La vie serait parfaite si mon restau mar-

chait. En hiver, Tarteville se meurt un peu, alors survivre sans les touristes devient mission impossible.

J'ai dîné chez Mamie comme chaque mardi soir. Elle est pleine d'énergie et je me marre souvent avec elle. Je lui ai confié mes soucis avec le restaurant : continuer ou déposer le bilan ? Mamie a tout de suite compris que je tenais à mon entreprise, mon bébé. Elle m'a promis de trouver une solution. Des économies qu'elle aurait...

Je prends le chemin de la plage plutôt que celui des rues intérieures. J'ai besoin d'air. Malgré les difficultés financières, je ne regrette pas d'être revenue m'installer dans la ville de mon enfance. Paris, c'était bien, mais grand, trop grand. Ici, la grandeur vient de la nature pas du nombre d'habitants au mètre carré.

Les flocons flottent dans la nuit, ballotés par les bourrasques d'un vent qui vient du nord, puis se dissolvent dans l'océan tandis que sur la grève les galets se drapent d'une poudre blanche et fine. Si on m'avait dit il y a dix ans que je tiendrais un restaurant de poissons, alors que je partais à Paris étudier Lettres Modernes à la fac, je n'y aurais pas cru une seconde.

« la

légère
candide
capricieuse
tourbillonnante
ouatée
poudreuse
neige dont j'aime
la
lente lente
Chute » ¹

Ces vers me traversent l'esprit alors que je gagne la terrasse Courbet. Le ressac fait gronder les galets dont les sons les plus sourds sont absorbés par la couche de neige qui s'épaissit. Les maisons, fenêtres éteintes, défient de leurs façades de granit les flocons ivres. Des restaurants pour la plupart et le petit casino qui n'ouvre que le week-end en hiver.

Arrivée en bout de terrasse, je la traverse pour emprunter la rue Courbet qui mène chez moi quand

1. Extrait de *Ode à chacun*, de Henri Pichette, édition 1988, Odes à Chacun (Gallimard Poésie).

j'aperçois une silhouette sur le dernier banc qui fait face à l'océan. Elle semble anormalement immobile. Je l'interpelle. Le son de ma propre voix m'opprime. J'avance vers le banc, éclairant de la torche de mon smartphone la silhouette en position demi-couchée, lui fais des signes de la main. Elle ne bouge pas d'un poil. Curieuse et en même temps un peu inquiète, je m'arrête, observe autour de moi, mais ne vois personne. Je décide de me rapprocher un peu plus. C'est un être humain sur le banc, un vrai. Je fais encore quelques pas, torche révélant son visage. Une femme. Je l'appelle.

— Madame !

Aucune réponse.

— Madame, Madame !

Je suis à ses côtés à présent. La moitié de son corps a glissé sur le banc, son bras pend dans le vide. Ça doit être très inconfortable cette position. Je lui secoue gentiment l'épaule tout en l'éclairant. C'est une dame âgée.

— Mais Madame, réveillez-vous. Vous allez attraper froid !

Elle ne réagit pas. Ses cheveux et son vêtement sont couverts de neige comme si elle avait passé 24 h dans

un congélateur. Je lui saisis le poignet, lui tâte le pouls me rappelant l'examen de secourisme que j'ai passé quand je faisais mon training d'hôtesse de l'air à Roissy. Rien, pas une pulsion. Peut-être que je m'y prends mal, après tout, je n'ai jamais eu l'occasion de pratiquer un vrai sauvetage. Je relâche son bras, sidérée. J'éclaire de nouveau son visage. Ses yeux sont grands ouverts et elle possède une marque sur la tempe qui descend le long de sa joue. Qu'est-ce que cela veut dire ? Que se passe-t-il ?

Je ferais mieux de ne toucher à rien et d'appeler les pompiers ou plutôt la gendarmerie qui se trouve beaucoup plus près. J'ouvre la page contacts de mon smartphone, je possède tous les numéros d'urgence - quand on a un restaurant et une grand-mère de plus de quatre-vingts piges, il vaut mieux être équipée. Je compose le numéro de la gendarmerie avec une de ces angoisses. Il ne se passe jamais rien dans notre petite ville. Les flocons volent autour de nous dans tous les sens. Au bout de six sonneries - mais qu'est-ce qu'ils foutent -, enfin une voix me répond :

- Gendarmerie de Tarteville-sur-Mer.
- Je... il... il y a une vieille dame sur la terrasse.
- À cette heure ?

— Je veux dire... il y a un cadavre sur la terrasse.
Venez de suite.

Le mot cadavre me met en mode panique, je ne sais pas comment il est sorti de ma bouche. J'ai les jambes qui se ramollissent et la gorge serrée tout à coup. Et si c'était un crime ? L'agresseur rôde peut-être encore ou je l'aurais dérangé au beau milieu de son larcin. J'en tremble.

— Pardon, vous pouvez répéter ?

La frousse me donne une logorrhée pleine d'agressivité.

— Mais monsieur, vous croyez que je n'ai que ça à faire ? Je suis la propriétaire du restaurant La Pompadour. Une vieille dame semble à moitié morte sur un banc en bord de mer.

— Elle est morte ou pas ?

— Je ne suis pas médecin.

— Vous vous trouvez où exactement ?

— Sur la terrasse.

— La terrasse de Tarteville ?

— Oui.

Mais il est idiot ou quoi ? Je suis en danger peut-être et il me fait répéter tout ce que je dis. Je vais exploser.

— À quel niveau de rue ?

— Rue Courbet.

— Je vous envoie une ambulance et une patrouille.

Je l'entends répéter mes propos dans le bureau. Il parle à ses collègues de permanence, puis il commande une patrouille.

— Ils arrivent. Vous voulez rester avec moi au téléphone ?

— Ils arrivent dans combien de temps ?

Question stupide la gendarmerie est à quinze minutes de la plage en voiture et à cette heure et en pleine tempête, il n'y a plus un véhicule qui roule.

— Ils devraient être là dans dix minutes, pas plus.

Donc c'est sûr dix minutes et c'est plié.

— Ça va aller, je raccroche fièrement.

Et là, dans le silence de la nuit enneigée, seule, sans éclairage avec ce corps qui me semble de plus en plus mort, je commence à flipper grave. Et si l'agresseur rôdait ? Je décide de me cacher en attendant les secours. Je me colle contre le cabanon du club de kayak. De là, je peux voir venir de tous côtés. C'est la méthode Maigret, mon chat, qui ne se laisse jamais surprendre pendant une sieste. L'important est de voir venir. Ça me donne une avance sur le danger éventuel. J'éteins ma torche pour ne pas me faire repérer de loin. Le

rôdeur évitera la plage. Avec les galets, je l'entendrai débarquer. Je me concentre sur les deux côtés de la terrasse, le dos flanqué contre les planches mouillées du cabanon.

J'entends la sirène d'abord, puis j'aperçois les flashes du gyrophare et enfin les phares de la Mégane des gendarmes. Tout le paysage me semble blafard d'un seul coup. Le Lieutenant, Valentin Pignal, récemment muté ici et un géant pour la région, se précipite sur le banc où la vieille dame repose, suivi de sa collègue, Muriel Lebrun - on se connaît un peu, elle était intervenue lors d'une bagarre de clients dans mon restau -, les touristes ne sont pas toujours des bisounours sous ecstasy. Muriel est une petite brune nerveuse, très efficace et dont le regard semble toujours dire "on maîtrise la situation" comme dans les séries. Les voilà qui courent sur la terrasse, cherchent de tous côtés. Je sors de ma planque, le Lieutenant Pignal me saute dessus. Je me retrouve au sol, les mains dans le dos qu'il m'écrase entre les siennes. J'essaie de m'identifier, mais impossible d'articuler une seule syllabe. Il me retourne brusquement.

— Nom, prénom ?

Pas un mot ne sort de ma bouche, je suis terrorisée.

— C'est Charlotte Latourette, me devance Muriel, c'est elle qui nous a alertés.

Le Lieutenant me lâche sans s'excuser.

— Oui, c'est moi.

Je réponds d'une voix si faible que je me demande si je suis encore en vie.

— Adjudant, occupez-vous d'elle, je me charge de la victime.

Muriel me réconforte.

— Ça va ? Pas trop choquée ?

— Oui, non, j'ai eu une de ces trouilles. C'est idiot.

Le Lieutenant revient vers nous et lance à Muriel

:

— Adjudant, annule l'ambulance, c'est pour la morgue.

Muriel est Adjudant, elle est montée en grade.

— Morte ? J'ai trouvé un vrai cadavre ?

J'en avais le pressentiment, mais de l'entendre me secoue. Je vais m'évanouir. Muriel m'ordonne de m'asseoir. Pignal appelle du renfort. Je suis prise dans un tourbillon et un déferlement de voitures et de personnes. On ne s'occupe plus de moi. J'ai froid et la fatigue me gagne. Je rêve de m'allonger dans mon lit douillet.

Flapie, je décide de m'approcher de la scène du crime pour trouver Muriel. Je l'aperçois aux côtés du médecin légiste, enfin j'imagine. Je fonce sur elle, des fois que je sois coincée encore une heure.

— J'peux rentrer chez moi ?

— Attends, je me renseigne.

Elle disparaît dans le chaos tandis que le médecin légiste s'occupe de la victime. J'ai juste le temps de voir le visage de la morte sous les projecteurs avant qu'un gendarme ne lui couvre la tête. Son visage me dit quelque chose. Je la connais sûrement. Muriel revient.

— C'est bon. Tu peux y aller. Si on a besoin de toi, on sait où te trouver. Tu préfères que quelqu'un te raccompagne ?

Je fais ma dure à cuire.

— Non, ça va aller.

Au bout de quelques pas, je me retrouve de nouveau plongée dans l'obscurité, l'éclairage municipal s'éteint à minuit. Uniquement les trois axes principaux de la ville restent éclairés jusqu'à l'aube. Seule dans ma rue, je regrette de ne pas avoir accepté d'être raccompagnée. Le meurtrier croyant que j'ai tout vu pourrait bien me finir tranquillement sans que per-

sonne ne s'en aperçoive, les gendarmes étant tous monopolisés sur la plage. Je marche d'un pas rapide, essayant de produire le moins de bruit possible avec mes boots. Quand j'arrive devant la porte de ma maison - je vis dans l'appartement qui se situe au-dessus de mon restaurant -, je suis tellement heureuse que j'en oublie qu'elle est verrouillée. Après avoir fourragé fébrilement mon sac de fond en comble, je finis par trouver mon trousseau de clés. Je scrute ma droite puis ma gauche, déverrouille rapidement et m'engouffre dans mon restau. Le corps plaqué contre la porte, je respire un grand coup, puis écoute la rue un instant, heureuse d'avoir échappé au pire. Pas le moindre bruit de pas. Je me boucle à triple tour et ainsi barricadée, je rejoins mon appartement.

Maigret se réveille et s'étire en me voyant. Je me déshabille et m'allonge. N'arrivant pas à dormir, je feuillette un magazine de cuisine. Il faut que je me calme. Je me demande ce qui a pu arriver à cette femme. Je pense l'avoir reconnue. Elle habitait dans une petite maison délabrée avec vue sur la mer au bout de la terrasse. Les agences immobilières en feront leurs choux gras. Cette maison est un bien immobilier de premier ordre, même en l'état. Emplacement, em-

placement, emplacement. Elle a peut-être juste eu une crise cardiaque, à cet âge, c'est courant. Ou quelqu'un l'a tuée, mais qui ? Et pourquoi ? Que faisait-elle à la plage à cette heure ? J'aurais dû me défiler. Faire comme si je ne l'avais pas vue et laisser quelqu'un d'autre la découvrir à ma place. Quelle idiote. Je suis trop gentille. Je m'en ronge un ongle. Les nerfs.

Mamie va être super fière de moi, pour une fois que l'une de nous tombe sur un cadavre, de là à ce que ce soit un véritable meurtre... mais je divague. Je l'appellerai demain, elle ne va pas en revenir. Maigret saute sur le lit avec cette souplesse que Mamie lui envie, se frotte contre mon épaule. Je le caresse, il ronronne comme une petite machine bien huilée.

Il ne se passe jamais rien à Tarteville, sauf l'été parfois un touriste saoul qui fait du grabuge dans un commerce, ou la chute mortelle d'un autre touriste qui voulait la photo la plus spectaculaire pour mettre sur son compte Instagram, ou encore une bande d'amis qui ont parié qu'ils dormiraient sur la plage. Dormir sur des galets dans un sac de couchage n'est pourtant pas ce qu'il y a de plus confortable. Cependant, notre plage est l'une des plus belles de la côte, alors forcément, ça donne envie à certains d'immor-

taliser leur visite même si cela implique de braver le règlement. D'autres volent un galet en souvenir. Voilà quelques-uns des grands crimes perpétrés dans notre chère bourgade.

Continuer la lecture du tome 1 :

AMAZON | KOBO

ou scanner le QR code AMAZON :



ou scanner le QR code KOBO :



Tous les livres de la série

Abonnez-vous au club de Charlotte pour être informé de la sortie des nouveautés, recevoir des promos, des livres gratuits et inédits, et bénéficier d'autres avantages :

S'inscrire:



*ou scanner le QR code pour
vous inscrire*



MEURTRES FRITES à la crème

(Les enquêtes de Charlotte Latourette - Tome 1)

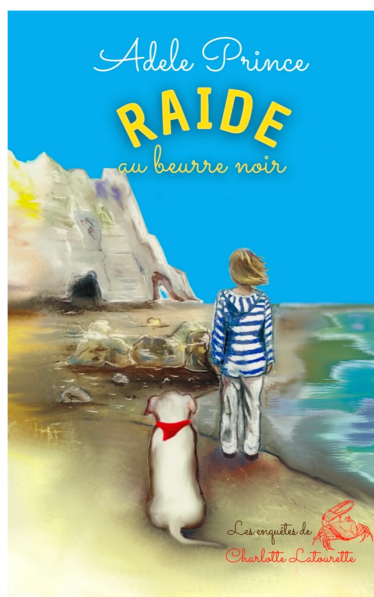
Un « cosy mystery français » en Normandie ! Bienvenue à Tarteville sur mer, petite ville normande au pied des falaises, où les habitants ne soupçonnent pas une seconde que le mal rôde...

Charlotte Latourette, revenue au pays, tient depuis trois ans La Pompadour, un petit restaurant coquet au bord de la faillite. Un soir d'hiver, elle découvre un cadavre sur un banc de la plage. Elle n'en croit pas ses yeux. Serait-elle témoin d'un crime ? Mort naturelle ou homicide ? Le gendarme Valentin Pignal, enquêteur débutant, est sommé de mener l'enquête en dix jours sans aucune piste. Devant l'absence d'indices et de preuves, il se tourne vers Charlotte, l'amateur. Va-t-elle être à la hauteur de ce nouveau défi ? Épaulée par sa grand-mère chérie, va-t-elle résoudre le mystère de ce crime odieux et sauver son restaurant ?

Avec une recette offerte !

En lire plus :

AMAZON | KOBO



RAIDE au beurre noir
(Les enquêtes de Charlotte Latourette - Tome 2)

Un « cosy crime » en Normandie ! Bienvenue à Tarteville-sur-Mer, petite ville normande au pied des falaises, où les habitants ne soupçonnent pas une seconde que le mal rôde...

Quand Charlotte Latourette, patronne du restaurant La Pompadour, découvre un cadavre sans identité disloqué sur la grève, les soupçons se tournent aussitôt vers Jules le poissonnier !

Valentin, le Lieutenant, n'ayant pas d'autres indices compromet le célèbre concours culinaire, le Bigorneau d'or, auquel Charlotte et Jules doivent participer.

Il est temps pour Charlotte de mener l'enquête, quitte à se fâcher avec Valentin afin de résoudre cette énigme à temps.

Que va révéler ce cadavre mystérieux ?

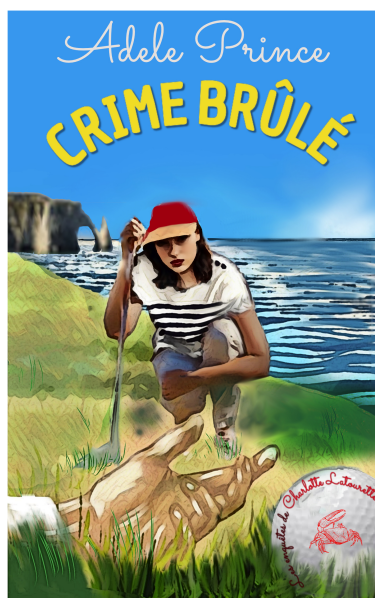
Un meurtre ou un banal accident ?

Mystère, suspense et humour !

Recette de la mousse au chocolat de la cheffe Alexandra à l'intérieur !

En lire plus :

AMAZON | KOBO



CRIME BRÛLÉ

(Les enquêtes de Charlotte Latourette - Tome 3)

Un cosy crime en Normandie ! Bienvenue à Tarteville-sur-Mer, village normand au pied des falaises, où les habitants ne soupçonnent pas une seconde que le mal rôde...

Lors d'une partie de golf... mortelle, Charlotte Latourette, patronne du restaurant La Pompadour, assiste, impuissante, au malaise d'un client fidèle qui s'effondre sur place.

C'est une catastrophe financière pour Charlotte qui, désespérée, décide de mener sa propre enquête en amateur pour rouvrir son restaurant culinaire dans les plus brefs délais. Trouvera-t-elle les indices et les preuves nécessaires ?

La victime a-t-elle été empoisonnée à La Pompadour, comme le pense Valentin ?

Si oui, est-ce un accident, ou pire : un meurtre ?

Avec une nouvelle intrigue, des personnages attachants et plus vrais que nature, nos deux enquêtrices de choc, de la bonne humeur et une belle dose d'humour, "Crime brûlé" est le roman parfait pour les amateurs de « cosy crime ». Alors sortez vos clubs de golf et savourez le charme pittoresque de la Normandie, où même les mouettes ont l'accent local.

Une série de romans policiers français de Charlotte Latourette !

Recette de légumes grillés de la cheffe Alexandra à l'intérieur !

En lire plus :
AMAZON | KOBO



MEURTRE en filet

(Les enquêtes de Charlotte Latourette - Tome 4)

Plongez dans une enquête palpitante et divertissante avec ce cozy mystery à Tarteville-sur-Mer, village normand où les falaises rivalisent avec les bouchons de touristes au mois d'août.

L'eau est bonne, Charlotte et son amie Lucie tentent de fuir la foule en faisant du paddle sur la mer calme, mais leur tranquillité est rapidement interrompue par un orage qui éclate soudainement.

Alors qu'elles se réfugient sur la plage de Balbourg pour se mettre à l'abri, elles font une macabre découverte : un corps humain piégé dans un filet de pêche échoué sur le rivage. Le lieutenant Valentin, chargé de l'enquête, soupçonne un meurtre, mais avec si peu d'indices, il risque de patiner dans le tourteau mayonnaise.

Charlotte, tiraillée entre sa volonté de découvrir la vérité et son désir de ne pas mettre en danger sa relation compliquée avec son gendarme préféré, peut compter sur l'aide précieuse de Mamie et de ses amis pour résoudre le mystère. Mais les secrets se cachent derrière chaque façade dans ce village en apparence tranquille où les liens de famille et d'amitié peuvent parfois être plus enchevêtrés que les algues marines.

Mamie, Charlotte et Valentin, pourront-ils éclaircir ce mystère sans risquer de se fâcher à vie ?

Avec une nouvelle intrigue, des personnages attachants et une bonne dose d'humour, « Meurtre en filet » est le roman parfait pour les amateurs de « cosy crime ». Alors sortez vos maillots de bain et découvrez Tarteville en été, le charme pittoresque de la Normandie, où même les mouettes ont l'accent local.

En lire plus :
AMAZON | KOBO (à venir)



LE NOËL assassin
(Les enquêtes de Charlotte Latourette - Tome 5)

*Un cosy crime de Noël en Normandie ! Un polar cosy culinaire est prêt à offrir ou lire sous la couette !
Au menu : champagne, flocons de neige, guirlandes et Père Noël douteux !*

C'est le soir de Noël, Charlotte et Mamie assistent, bien impuissantes, à la mort étrange et en direct de la voisine d'en face ! Est-ce un accident ? Un meurtre ?

Aux orties la messe de minuit, elles appellent la gendarmerie...

Grosse surprise, Charlotte et Mamie sont les suspects numéro 1.

Mais comment est-ce possible ? Seront-elles arrêtées ? Qui va les défendre ? Auront-elles la possibilité de mener l'enquête et démasquer le coupable ?

Avec une nouvelle intrigue, de l'humour, des personnages attachants et plus vrais que nature, des rebondissements, nos deux enquêtrices de choc, de la bonne humeur et une belle dose d'humour, « Le Noël assassin » est le roman parfait pour les amateurs de « cosy crime » et de romans de Noël.

Une série d'enquêtes criminelles de Charlotte Latourette ! En cadeau : 2 recettes offertes à l'intérieur pour le goûter de Noël !

En lire plus :

AMAZON | KOBO



UNE FÊTE fatale

(Les enquêtes de Charlotte Latourette - Tome 6)

Un cozy crime en Normandie ! Alors que l'air se charge des effluves marins et que Tarteville-Sur-Mer se prépare pour sa célèbre fête du hareng, Charlotte se trouve confrontée à un défi de taille : convaincre sa cheffe, Alexandra, au caractère aussi rebelle que difficile, de concocter des créations culinaires inoubliables à base de ce poisson célébré.

Mais alors que la ville s'apprête à accueillir ses nombreux visiteurs, l'excitation se mêle soudain à l'intrigue. Le premier jour de la fête tourne au cauchemar lorsqu'un client s'effondre sur la terrasse de Jules, le poissonnier. Charlotte, épaulée par ses fidèles alliées Mamie et Peg, se lance dans une enquête captivante pour découvrir la vérité derrière ce mystérieux décès.

Valentin et Charlotte, qui tente de disculper un ami, naviguent entre rebondissements inattendus et secrets enfouis dans une enquête palpitante.

Est-ce une overdose de harengs qui a coûté la vie à cet homme ? Ou peut-être une allergie fatale ?

Une seule certitude : derrière les festivités se cachent de sombres secrets.

Préparez-vous pour une lecture qui vous laissera un goût savoureux en bouche :

2 cuillères à soupe de harengs

4 cuillères à café de meurtres

3 cuillères à café de doute

1 pincée d'humour

Plongez dans une enquête palpitante et divertissante avec ce cosy mystery à Tarteville-sur-Mer, petite ville Normande au bord des falaises où la gourman-

dise des harengs rivalise avec celle des touristes sous les éclaircies du mois de novembre.

Deux recettes offertes à l'intérieur.

En lire plus :

AMAZON | KOBO



MEURTRE à la carte

(Les enquêtes de Charlotte Latourette - Tome 7)

Un cozy mystery délicieux en Normandie ! Alors qu'un orage éclate, Charlotte Latourette, restauratrice passionnée, se prépare pour une soirée mouve-

mentée. Son serveur arrive trempé comme une soupe, mais le vrai coup de tonnerre survient lorsque sa cheffe, Alexandra, entre enfin en scène... accompagnée de son ex, Hugo Martin, un homme aussi beau qu'insupportable.

Entre obligation et loyauté, Charlotte cède à la demande d'Alexandra et accepte de servir Hugo malgré ses manières exécrables. Mais le lendemain matin, tout bascule : Hugo est retrouvé mort, poignardé, derrière le restaurant. Le cauchemar commence. Alexandra est la principale suspecte. Et si Charlotte ne résout pas cette affaire, elle risque de voir son restaurant partir en fumée... ou plutôt en filets.

Qui a tué Hugo ? Alexandra cache-t-elle un passé dangereux ? Charlotte, avec l'aide de Mamie, parviendra-t-elle à prouver l'innocence de sa cheffe avant qu'il ne soit trop tard ?

Préparez-vous pour une recette délicieusement intrigante :

- 1 cuillère à soupe de crime
- 2 cuillères à café de suspense
- 4 gousses de mystère
- 1 pincée d'humour

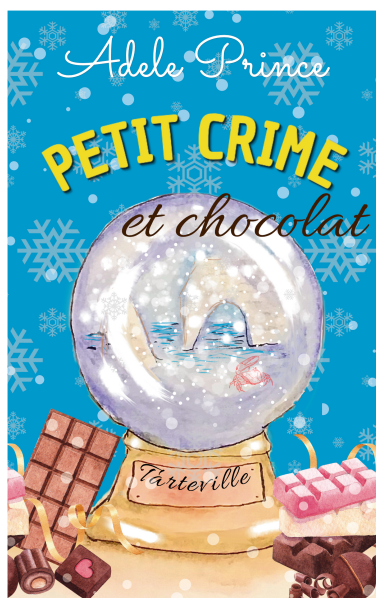
Bienvenue à Tarteville-sur-Mer, la pittoresque ville balnéaire normande où, derrière les fourneaux, les secrets mijotent. Plongez dans une enquête palpitante, pleine de rebondissements et de personnages attachants, menée par Charlotte Latourette !

Recette offerte à l'intérieur !

En lire plus :
AMAZON| KOBO

LES PETITES ENQUÊTES DE NOËL

*(Les enquêtes de Charlotte Latourette -
Tomes spécial Noël)*



PETIT CRIME et chocolat

(Les enquêtes de Charlotte Latourette - livre 1)

Un cosy crime en Normandie ! C'est Noël à Tarteville-sur-Mer !

Les parents de Charlotte sont là pour les fêtes et en ce 25 décembre, Charlotte et Mamie préparent un déjeuner aussi magique que festif ! Flocons de neige et guirlandes !

Mais bientôt, la ville est en émoi : Jésus a disparu de la grande crèche installée sur la place de l'église !

Un vol ? Une farce ?

Cinq personnes sont suspectées, dont le père de Charlotte et monsieur le Curé lui-même !

Rien n'échappera à l'examen approfondi de Charlotte et du lieutenant Valentin, à la recherche du divin enfant !

Mamie et Charlotte trouveront-elles le coupable ?

Enquête minutieuse et overdose de chocolats !

Les fans de cosy crimes apprécieront les personnages attachants, les indices dissimulés à chaque coin de rue. Alors, asseyez-vous, prenez une tasse de thé et laissez-vous emporter par cette mini intrigue pleine de malice.

En cadeau : 2 recettes pour Noël de la cheffe Alexandra à l'intérieur !

Bienvenue à Tarteville-sur-Mer, petite ville normande au pied des falaises, où les habitants ne soupçonnent pas une seconde que le mal rôde...

En lire plus :

AMAZON | KOBO



MEURTRE et crime glacé
(Les enquêtes de Charlotte Latourette - livre 2)

Un cosy mystery de Noël plein de mystères, de rires et de suspense !

À Tarteville, Noël prend toujours une tournure... inattendue. Cette année ne fait pas exception. Les parents de Charlotte débarquent pour les fêtes, mais voilà qu'ils se retrouvent sans une de leurs valises, dans une maison complètement vide. Et pour cause

: Mamie et Charlotte sont séquestrées dans le charmant théâtre de la ville !

Alors qu'elles assistent à la répétition générale d'une troupe amateur jouant *Le Père Noël* est une ordure, l'ambiance vire au drame : le cadavre de la coiffeuse, l'une des comédiennes, est découvert en pleine scène. La tension monte, les soupçons fusent et Noël est menacé.

Dans le hall du théâtre, les spectateurs patientent sous un sapin scintillant, tandis que Valentin, aidé de Mamie et Charlotte, s'emploie à percer le mystère. Entre secrets de coulisses, rivalités et drames humains, nos enquêteurs devront démêler une affaire qui ressemble de plus en plus à un meurtre... et sauver Noël, coûte que coûte.

Parviendront-ils à démasquer le coupable et à retrouver leur famille à temps pour le réveillon ?

Un Noël à Tarteville, c'est toujours plus qu'un simple dîner en famille.

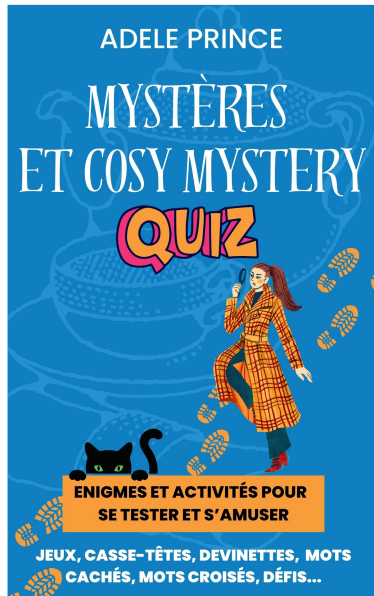
Suspense, humour et petits travers humains garantis dans cette nouvelle enquête de Charlotte et Mamie !

En lire plus :

AMAZON| KOBO

La série : Mystères et cosy mystery

Jeux, devinettes, quiz et casse-têtes



Mystères et cosy mystery – Livre 1

Un livre qui vous plonge dans l'univers du Cosy Mystery et des enquêtes policières douillettes.

Un livre pour lectrices et lecteurs malins qui sont fans de cosy crimes !

Êtes-vous incollable sur les cosy mysteries, ce sous-genre de romans policiers aux intrigues tor- dues, aux personnages attachants et aux petits vil- lages pittoresques ?

Testez-vous tout en vous amusant.

- des énigmes pour réveiller les neurones,
- des quiz pour tester votre bibliothèque cosy murder,
- des mots croisés, des mots masqués, des mots cachés
- des jeux et devinettes pour se détendre !
- des casse-têtes joyeux, des anagrammes
- des intrigues policières à inventer en famille ou entre amis

Activités avec solutions + un quiz bonus : Quel style d'enquêtrice/enquêteur êtes-vous ?

Embarquez dans le monde du Cosy Crime, d'Agatha Christie à Agatha Raisin en passant par Julia Chapman, Ana T. Drew et H. Y. Hanna et bien d'autres auteurs. Lancez-vous le défi de résoudre des puzzles uniques, des casse-têtes, des énigmes, des questionnaires à choix multiples.

C'est parti !

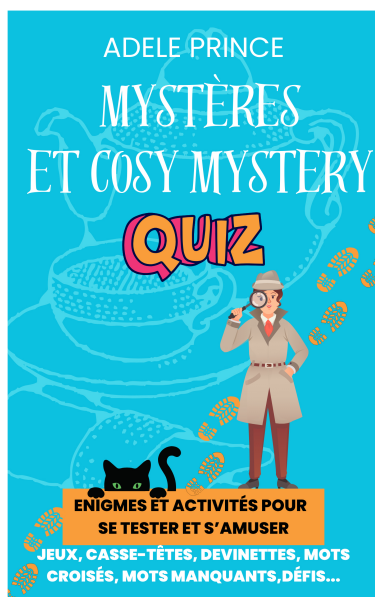
Cette version ebook comporte un fichier PDF à télécharger ou imprimer : un format pratique à emporter avec soi, en week-end, en vacances et pour les trajets en voiture, en train ou en avion.

Idée de cadeau à offrir à tous pour un anniversaire, les fêtes de Noël ou seulement pour faire plaisir à ceux que vous aimez...

Un livre à offrir aux fans de cosy Mystery !

En lire plus :

AMAZON | KOBO



Mystères et cosy mystery – Livre 2

Une série de livres qui vous fait voyager dans l'univers du Cosy Mystery et des enquêtes policières douillettes à travers de jeux d'esprit, des devinettes et des activités créatives.

Pour les lectrices et lecteurs malins qui sont fans de cosy mystery !

Êtes-vous incollable sur les cosy mysteries, ce sous-genre de romans policiers aux intrigues tordues, aux personnages attachants et aux petits villages pittoresques ?

Testez-vous tout en vous amusant.

- des énigmes pour réveiller les neurones,
- des quiz pour tester votre bibliothèque cosy murder,
- des mots croisés, des mots masqués, des mots cachés
- des jeux et devinettes pour se détendre !
- des casse-têtes joyeux
- des intrigues policières à inventer en famille ou entre amis

Plongez dans le monde du Cosy Crime et lancez-vous le défi de tenter de résoudre des puzzles uniques, des casse-têtes, des énigmes, des questionnaires à choix multiples ?

À vous de jouer !

En lire plus :
AMAZON | KOBO



CRIME LATTE

Le préquel inédit

À la fin de ses études littéraires, Charlotte quitte Paris et retourne à Tarteville, où elle a grandi avec sa grand-mère et ses parents qui possèdent le plus grand magasin de chaussures. Elle espère y ouvrir un restaurant de fruits de mer, seulement voilà, à peine rentrée, un meurtre est commis, et Charlotte et sa famille sont les suspects principaux.

Sa grand-mère, Mamie, lui suggère de mener l'enquête afin de résoudre tous les problèmes : la ferme-

ture du commerce de ses parents et l'impossibilité de trouver l'argent pour son projet de restaurant.

Ce préquel des Enquêtes de Charlotte Latourette inclut un chapitre du tome 1 de la série : *Meurtres frites à la crème*. Il est plus court que les tomes réguliers de la série. Il est raconté du point de vue de Charlotte, à la première personne du singulier, cependant, il contient une enquête complète et la plupart des personnages récurrents de la série, sauf le lieutenant Valentin Pignal qui n'arrive à Tarteville que deux ans après l'ouverture du restaurant de Charlotte et donc qu'à partir du tome 1. Toutefois, Valentin ajoutera à la série son point de vue, lui aussi, à la première personne du singulier, constituant une série duo.

Ce préquel peut être lu séparément, avant ou après n'importe quel tome de la série.

Abonnez-vous au club de Charlotte pour être informé de la sortie des nouveautés, recevoir des promos, des livres gratuits et inédits, et bénéficier d'autres avantages :

S'inscrire:

ou scanner le QR code :



TOUS MES LIVRES



*Ou Scanner le QR code
pour trouver tous les
livres*

À propos de l'auteure

Adele Prince est née, d'une mère normande et d'un père écossais, au Havre où elle a grandi.

À l'âge de vingt-cinq ans, elle est partie vivre à Londres, puis à New York, ville dans laquelle elle travaille aujourd'hui comme bibliothécaire après avoir été cat-sitter, assistante d'un détective privé, professeur de français et libraire... Férue de polars cosy, d'enquêtes, de séries cosy mysteries, de poésie et de cuisine, elle a eu envie de se lancer et d'écrire une série cosy crime, Les enquêtes de Charlotte Latourette.

MEURTRES FRITES à la crème est le premier tome des Enquêtes de Charlotte Latourette, une Normande de 30 ans qui revient au pays et ouvre son

restaurant de fruits de mer et poissons, mais rien ne se passe comme elle l'avait imaginé...

Pour en savoir plus sur l'auteure et ses passions visitez son blog :

www.cosy-mystery-adele-prince.com



Ou scanner le QR code

Abonnez-vous au club de Charlotte pour être informé de la sortie des nouveautés, recevoir des promos, des livres gratuits et inédits, et bénéficier d'autres avantages :

S'inscrire:



Ou scanner le QR code

Communiquons !

Restons en contact

Pour ne louper aucune actualité, connectez-vous
sur vos réseaux préférés :

Ma page Instagram :

<https://www.instagram.com/adeleprincecosymys>
tery/



Ma page Facebook :

<https://www.facebook.com/CosyMystery>



Nouveau ! Ma page Tiktok

<https://www.tiktok.com/@adeleprincecosymyster>

y



Découvrez et tentez le quiz sur mon site : *Êtes-vous fait(e)s pour lire des romans cosy mystery ?*



cosy-mystery-adele-prince.com

Remerciements

Un livre ne se fait jamais complètement seule. Je remercie : Alice pour ses conseils dans l'écriture de ce roman, mes amis proches, ma famille. Et bien sûr, les lectrices et les lecteurs qui m'accompagnent depuis le début de cette aventure.

Mes chères lectrices et mes chers lecteurs cette enquête est pour vous.

Droits d'auteur

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

©AdelePrince2025 / Éditions du Réalisme Délirant

Édition numérique uniquement.

Exemplaire gratuit, ce livre ne peut être vendu.

Illustration : Adele Prince

Signaler une coquille, une erreur ou un problème technique ? Merci de contacter Adele Prince à :
contact@cosy-mystery-adele-prince.com

Les personnages et situations décrites sont purement fictifs. Toute ressemblance avec des personnes ou situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

<https://cosy-mystery-adele-prince.com/>

